

Le Petit Parisien

TOUS LES JOURS
Le Petit Parisien
5 CENTIMES

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

DIRECTION : 18, rue d'Enghien, PARIS

TOUS LES JEUDIS
SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE
5 CENTIMES



UN COMBAT A LA GUYANE

Le lieutenant Lunier tué par les aventuriers du Carsewenne

MANIOC.org
ORKidé

Courrier de la Semaine

Je ne veux pas m'occuper de savoir si l'Institut de France a eu raison d'élire, au nombre de ses membres étrangers, l'historien allemand Mommsen; mais ce que je suis heureux de dire, c'est que M. Pasteur a bien fait de refuser la croix du Mérite que l'Empereur d'Allemagne voulait lui conférer.

Qu'une association de savants appelle dans son sein les hommes de tous pays qu'elle croit dignes d'y figurer, c'est son droit, c'est son devoir. La science n'a pas de patrie; elle appartient au monde entier. Mais s'il vient à l'Empereur d'Allemagne l'idée de décorer un savant français, celui-ci n'a pas moins le droit et le devoir de refuser. Le patriotisme est ici en jeu. Il ne s'agit plus d'une démonstration sympathique et élogieuse d'un corps scientifique à l'égard d'un homme qui lui paraît la mériter; il ne s'agit que d'un acte de souveraineté. C'est, d'ailleurs, en une lettre fort digne que M. Pasteur a refusé la croix qu'on lui offrait. Mais comment a-t-on pu s'imaginer qu'il pourrait l'accepter? On aura oublié, sans doute, qu'un lendemain de la guerre de 1870-71, l'illustre savant, dans un noble élan patriotique, s'était démis des dignités qu'il avait été conféré par les Universités allemandes; il ne voulait rien tenir d'un pays qui avait multiplié dans le sien les actes de sauvagerie.

J'ajoute que c'est très-simplement que M. Pasteur a pris sa détermination. Un Comité s'était formé pour lui offrir un souvenir en remerciement de la fierté de son attitude. M. Pasteur a déclaré qu'il était très-touché des sentiments qu'on lui exprimait, mais qu'il ne voulait être l'objet d'aucune manifestation.

Il a raison. Pas de puériles démonstrations. L'acte qu'il a accompli est d'autant plus grand qu'il reste simple. Et puis, la France n'a-t-elle pas en plus d'une occasion prouvé à M. Pasteur en quelle haute estime elle le tenait?

De même, ce n'est pas une croix de plus qui aurait ajouté à sa gloire. Cette gloire, l'univers l'a proclamée. On peut dire de M. Pasteur qu'il est le savant universellement admiré et respecté pour ses belles découvertes, le savant qui a le mieux mérité de l'humanité. Quelle croix pourrait valoir cela?

La gloire est comme un coup de lumière électrique: heureux celui qui se trouve dans son rayonnement!

Albert eut cette chance un moment. Elle ne dura pas. Après avoir été membre du gouvernement en 1848, après avoir eu son heure de célébrité, il est mort obscurément. Depuis longtemps, d'ailleurs, il vivait en philosophe, en sage, dans sa petite maisonnette de Mello, dans l'Oise. Il était le dernier membre du gouvernement républicain qui avait succédé à la monarchie de Juillet.

On sait qu'Albert avait été ouvrier mécanicien. Quand la Révolution de 1848 éclata, il était employé chez un fabricant de boutons à Paris. C'est de l'atelier qu'il passa au pouvoir.

Il resta toujours simple et bon. Quand il eut cessé d'occuper le pouvoir, il se trouva sans ressources; courageusement, il se remit au travail. On lui offrit un petit emploi comme inspecteur du matériel à la Compagnie du gaz: il l'accepta et jusqu'à la fin de ses jours le garda.

Cette simplicité me fait souvenir du mot célèbre d'un Président de la République des États-Unis. Il avait été, jusqu'au moment de son élection, un modeste forgeron. Quelqu'un lui demanda: « Si vous n'aviez pas été élu, qu'auriez-vous fait? » — « Parbleu! répondit-il, je serais retourné à ma forge! »

Lord Rosebery, le chef du Ministère anglais, dont la chute est depuis assez longtemps annoncée, pourra, lui, se consacrer tout entier à ses goûts de sportsman. En effet, il est le propriétaire des meilleurs chevaux de courses de l'Angleterre. C'est lui qui, pour la deuxième fois, a gagné le Prix du Derby cette année.

Ce premier Ministre qui partage son temps entre les affaires publiques et les courses de chevaux est un type bien anglais. Jusqu'ici, nos hommes d'Etat ne se sont pas distingués par les couleurs de la casaque de leurs jockeys sur les hippodromes. Il est préférable qu'il en soit ainsi.

La fantaisie s'en mêlant, on ne manquerait pas de dire que les Ministres attendent leurs chevaux au char de l'Etat. Les caricaturistes auraient de quoi alimenter leurs crayons. La course aux portefeuilles se ferait sur un véritable hippodrome, et le Président du Conseil n'apparaîtrait plus à la tribune qu'en costume de jockey, une cravache à la main.

Cela n'est pas à redouter pour le moment, puisque c'est à peine si l'on accepte de recevoir à la Chambre un député en costume de bicycliste. La chose a été discutée ces jours-ci. Plusieurs de nos représentants s'adonnent à la vélocipédie, — l'un des plus fervents de ce genre de sport est M. Michou, — et il paraît qu'on a trouvé inconvenant qu'ils vinssent jusqu'au Palais-Bourbon à bicyclette ou à tandem.

On prétend que le prestige parlementaire n'admet pas cela.

Cette question d'étiquette est peut-être un peu puérile. Du moment que le suffrage universel fait entrer à la Chambre des députés venus de tous les coins, de toutes les opinions et de tous les métiers, je ne vois pas pourquoi il y aurait, pour s'asseoir au Palais-Bourbon, une tenue obligatoire. C'est l'avis d'un de mes confrères,

M. Charles Formentin, qui demande la liberté absolue du costume et le droit de siéger en vêtements de fantaisie.

« J'estime, dit-il, que la blouse bleue de M. Thivrier n'est pas plus étrange que la culotte de bicycliste de M. Michou, et la redingote impeccable de M. de Mun ne vaut pas plus, à mes yeux, au point de vue du prestige, que le veston gris de M. Rouanet. »

Toutefois, il ne conviendrait peut-être pas de pousser le mépris de l'étiquette jusqu'à imiter les députés anglais. A la Chambre des Communes, on se soucie peu de la correction de la tenue. Les députés assistent aux séances en un sans-foçon charmant; ils gardent leur chapeau sur la tête, allongent leurs pieds sur les pupitres et font parfois avec leurs bottes le bruit que nos « honorables » font avec leur coupe-papier.

Il arrive que les hommes d'Etat anglais apportent leur sans-gêne un peu partout. L'un d'eux, et non le moins célèbre, — lord Salisbury, — n'aurait pas un grand amour de l'étiquette, je devrais même dire: de la plus simple politesse. On l'a vu, entrant dans un salon d'hôtel, où étaient réunies un certain nombre de dames, ne pas même ôter son chapeau.

Poussant les choses moins loin, un grand seigneur anglais, installé à Saint-Raphaël, se montrait pourtant assez bourru d'ordinaire. C'est lui qui eut avec Alphonse Karr une aventure des plus plaisantes. L'Anglais possédait une magnifique bibliothèque. Un jour, Alphonse Karr, ayant besoin de consulter un bouquin, pria par un billet le riche étranger de le lui prêter. Celui-ci répondit verbalement au message:

— Dites à M. Alphonse Karr que ma bibliothèque est tout entière à sa disposition, mais que jamais aucun livre n'en sort; il peut venir lire chez moi tant qu'il voudra.

L'auteur de *Sous les tilleuls*, qui trouvait cette exigence un peu étrange, ne profita pas de l'invitation et se tint coi; mais, quelque temps après, comme il échenillait les rosiers de sa villa, il surprit un colloque entre son jardinier et celui de l'Anglais.

— Qu'y a-t-il?

— Monsieur, c'est le voisin qui vous prie de lui prêter vos arrosoirs...

Le doux moment de la vengeance, laquelle ne perd rien à être savourée froide, était venu; Alphonse Karr se retourna vers l'ambassadeur en sabots et, à son tour, répliqua majestueusement:

— Allez dire à votre maître que mes arrosoirs ne sortent pas d'ici, mais qu'ils sont tous et toujours à sa disposition... à la condition que le prince vienne arroser chez moi!

Cette boutade fit, raconte-t-on, sourire l'Anglais. Cela valait mieux que de paraître fâché. Les occasions de rire sont si rares!

En est-ce une qui nous est offerte par ce bambin de dix ans qui voulait jouer au Robinson et qui s'était réfugié dans le bois de Vincennes? Je ne sais s'il y a là sujet de joie ou de tristesse. Il me semble qu'il faut un peu s'apitoyer sur le sort de cet enfant qui a déjà assez de la société et qui rêve de vivre en sauvage.

Le pauvre petit avait emmené avec lui sa sœur, âgée de quatre ans. Des recherches furent faites pour les retrouver. On recueillit la fillette à moitié morte de fatigue et de faim; quant au garçonnet, ce n'est qu'après quatre jours de battue dans le bois qu'on a pu mettre la main dessus.

Avouons que l'énergie ne lui manque pas, à celui-là! A dix ans, tout seul, affronter les épreuves de la vie, c'est étonnant. Et remarquez qu'il ne demandait qu'à continuer!

Est-ce que cette jeune âme a ressenti les amertumes de l'existence? Tant de misanthropie est-elle possible à cet âge? Qui pourra savoir à la suite de quel fait, se sentant blessé, cet enfant a rêvé de s'écartier du monde?

Il avait, en tout cas, compté sans les gardiens de nos forêts. N'est pas Robinson qui veut dans notre civilisation. Et le petit solitaire a été reconduit chez ses parents, non sans avoir été sévèrement admonesté pour sa fugue.

JACQUES LEFRANC.

UNE CHANSON PAR SEMAINE

LE VOYAGEUR

C'est le jour; le voyageur passe
Sur le chemin aux longs détours;
Le soleil brille dans l'espace:
Le voyageur marche toujours.
Des oiseaux chantent dans les branches;
Des fillettes au gai minois
Viennent au seuil des maisons blanches...
Il passe en chantant à mi-voix:

« Ma belle est une blonde
Que j'aime quand je veux,
Et plus que tout au monde
Me plaisent les cheveux
De ma blonde! »

C'est le soir; le voyageur passe
Le long des prés et des labours;
La nuit proche a voilé l'espace...
Le voyageur marche toujours.
Là-bas luit l'éclair des faulx,
Et l'ombre éveille des émois
Au cœur naïf des jeunes filles...
Il passe en chantant à mi-voix:

« Ma belle est une blonde
Qui m'aime quand je veux
Et plus que tout au monde
Me plaisent les cheveux
De ma blonde! »

III

Au matin, le voyageur passe
A la lisière des faubourgs;
L'aube pâle a blanchi l'espace...
Le voyageur marche toujours.
Son espoir lui donne des ailes;
Il voit la chambre où, sous les toits,
S'abritent ses amours fidèles...
Il chante alors à pleine voix:

« Ma belle est une blonde
Qui m'aime quand je veux,
Et plus que tout au monde
Me plaisent les cheveux
De ma blonde! »

Paul ESPÉRON.

La musique de cette chanson, qui est de M. Bernard Boussagol, se trouve chez M. Voiry, éditeur.

Le « Petit Manteau Bleu »

Nous dinions, ce soir-là, chez le grand tragédien La Morlière, dans son petit appartement de la rue Saint-Georges, un vrai bric-à-brac d'artiste, tout encombré de bibelots exquis. Il était six heures. Nous fumions une cigarette en dégustant un excellent madère, quand La Morlière nous dit:

— A propos, ne vous étonnez pas si tout à l'heure vous voyez arriver mes pensionnaires; je tiens ici — ce qui va vous étonner — une table d'hôte... économique.

Et, comme nous le regardions, une surprise non déguisée peinte sur nos visages, il se mit à rire de bon cœur et continua:

— Ne prenez pas, mes bons amis, cet air scandalisé! Je suis un gargariste, un restaurateur en chambre, si vous aimez mieux. Et puisque nous avons encore une heure devant nous, je vais vous demander la permission d'user de mon privilège d'amphitryon pour vous conter une histoire...

— Contez bien vite! dirent en chœur tous les assistants.

Encouragé par cette unanimité, La Morlière s'adossa à la cheminée de son salon, dans une attitude qui lui était familière, et commença:

II

« Je n'ai pas toujours été le La Morlière choyé par les auteurs en vogue, le tragédien possédant les honneurs de la « vedette » sur les affiches de la Comédie-Française et encaissant régulièrement, — ce qui vaut mieux que la gloire, en ce siècle positif, — d'excellentes parts de sociétaire. Non, il a existé autrefois, dans un passé lointain, évanoui comme un rêve, un La Morlière qui n'avait guère d'argent en poche, mais dont l'œil était étincelant de jeunesse, dont la chevelure, brune comme l'aile d'un corbeau, ne comptait pas un fil d'argent, et dont l'âme débordait de belle humeur et de gaieté.

« Temps heureux! J'avais vingt ans! J'étais élève au Conservatoire, classe de tragédie!

« Notre professeur, c'était le père Versigny, un digne homme, rond comme une boule et d'un comique achevé quand, aux heures des cours, il nous vociférait du Corneille, voire même du François Ponsard, en roulant des prunelles d'anthropophage et en ouvrant une bouche énorme pour mieux « vibrer », comme on dit au Conservatoire. On vivait comme on pouvait, car le numéraire était rare dans nos poches. Ma seule ressource était de faire quelques « cachets » dans le monde, ou encore d'aller clandestinement en « tournée » aux environs de Paris, à Antony, à Monthéry, à Etampes, révéler aux braves gens de la grande banlieue les beautés du répertoire!

« Ah! les tournées, quelles fêtes! Pour faire des économies, notre impresario, aussi pauvre que nous, louait une tapissière à deux chevaux dans laquelle, à sept heures du matin, on s'entassait pêle-mêle, assis sur les malles qui renfermaient nos costumes. Et quels costumes, mes amis! On jouait *Louis XI*, de Casimir Delavigne. La figuration laissait, comme vous pensez bien, beaucoup à désirer, et un esprit malveillant y aurait pu découvrir de singuliers anachronismes; mais qu'importait ça passait!

« Quand la tournée avait été fructueuse, cela me « mettait à flot » pour un bout de temps, car j'étais assez économe et ne me souciais pas d'imiter la cigale du fabuliste qui, quand vient la bise, se trouve fort dépourvue. Malheureusement, lorsqu'approchait l'époque des concours, il ne fallait plus penser à aller en tournée. Nous étions pris, écroulés, sous la rude patte du père Versigny, qui nous faisait travailler d'arrache-pied.

« Il me semble la revoir, cette classe de tragédie. Nous nous plaçons comme nous pouvions, un peu à la diable, et le père Versigny commençait sa leçon. Quel supplice! Par les belles après-midi de printemps, être obligé d'annoncer les tirades du *Cid* ou d'*Horace*, que le professeur coupait à chaque instant d'observations destinées à nous inculquer les « traditions » de nos rôles! Avec cela, auprès de nous, les musiciens prenaient, eux aussi, leur leçon; alors, dans le Temple de l'Harmonie, éclatait une extraordinaire cacophonie! Les violons pleuraient sous d'inhabiles archets, les hautbois susuraient

des trios exaspérants, les pianos plaquaient des gammes et des arpèges, — toujours les mêmes, — et le triangle et la grosse caisse scandalisaient cette musique infernale de leur charivari frénétique. Bientôt, le père Versigny entra dans une inexprimable fureur, et les yeux hors de la tête, frappant du poing sur son pupitre, il criait d'une voix tonnante:

« — Voilà ce qu'on appelle un Conservatoire d'art dramatique!... Ce n'est que le temple de la clarinette!... Enfin, il faut se soumettre!... La Morlière, dites-moi la tirade de Don Diègue, scène cinq du premier acte.

« Il aurait fallu des poumons comme des soufflets de forge pour dominer ce tumulte; enfin, je faisais mon possible, et je m'écriais avec toute la chaleur dont j'étais capable:

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir, en un jour, flétrir tant de lauriers?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui, tant de fois, a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle...

« Alors, Versigny me faisait signe de m'arrêter, et haussait les épaules:

« — Pas d'ampleur dans le débit! s'écriait-il. Vous déclamez Corneille à peu près comme vous récitiez une fable de Florian! A un autre!

« Ce n'était guère flatteur pour moi, mais Versigny ignorait une chose: c'est que, pendant que je déclamaï du Corneille, mon estomac, lui, protestait énergiquement. Vous le dirai-je, mes amis? J'étais, en ce moment-là, presque sans ressources, et j'aimais mieux faire des économies sur ma nourriture que d'arriver au Conservatoire avec une tenue négligée. C'est pourquoi je déjeunai le matin, dans une crémérie de la rue Bergère, d'un grand bol de chocolat, et — douloureuse nécessité! — je supprimai radicalement le repas de midi. Naturellement, ma belle fougue tragique se ressentait de ce régime d'anachorète que j'avais adopté, mais je serais mort de honte s'il m'avait fallu avouer ma misère au professeur.

« Cependant, le moment du concours arrivait. Versigny ne décolorait pas. Il me trouvait de plus en plus détestable, et ne se gênait pas pour dire que, de mauvais, je devenais pire.

« Un jour, il arriva à la leçon amenant avec lui un personnage que nous reconnûmes tout de suite, — un comédien du Théâtre-Français, d'une carrure herculéenne, d'une taille qui lui aurait permis de jouer le « Magnus » des *Burgraves*; nous fîmes une chaleureuse ovation à l'artiste qui voulait bien s'intéresser à ses cadets, et Versigny ouvrit son cours en disant, avec une visible émotion:

« — Mon vieux ami Desgenettes... un maître messieurs!... me fait l'honneur d'assister à ma leçon... Je suis certain que vous voudrez montrer dignes des éloges de ce visiteur illustre... A vous, la Morlière; dites-moi la tirade de Don Diègue!

« Desgenettes... lui!... Il me semble le voir encore... Il s'était assis sans façon, à califourchon sur une chaise de paille, m'enveloppant d'un regard clair et pénétrant qui m'intimidait singulièrement.

« Je commençai ma tirade...

« Hélas! ce matin-là, j'avais dû, n'ayant plus un sou en poche, et devant déjà trois déjeunés à la crémérie de la rue Bergère, supprimer aussi le chocolat. J'étais absolument « à vide », mes chers amis! Et la faim me tenaillait aux entrailles, je sentais mon cœur bondir dans ma poitrine d'une façon désordonnée. Sans forces, épuisé, je bafoillai ma tirade de telle façon que le père Versigny, indigné de ma mollesse et de ma nonchalance, s'écria:

« — Assez! assez!... Je suis confus, mon cher Desgenettes, de vous avoir dérangé pour d'aussi piètres sujets... J'avais cru, autrefois, découvrir chez ce garçon un tempérament dramatique: il paraît que je me suis trompé!

« Puis, se tournant vers moi, il ajouta:

« — En matière de tragédie, La Morlière, nous n'êtes même pas bon à tenir convenablement l'emploi de souffleur au théâtre de Trépigny!

« Je m'assis, pourpre de honte, littéralement assommé par ce coup de masse et une larme me jaillit des yeux... Je l'essayai furtivement, pensant que personne ne m'avait vu... Vous verrez, tout-à-l'heure, que je m'étais trompé...

« La leçon finie, je pris vivement mon chapeau et, baissant la tête, rasant les murailles du Conservatoire, je me mis en devoir de déguerpir au plus vite; je m'en allais le front baissé, en proie à de lamentables pensées quand, dans la rue Sainte-Cécile, une main, par derrière, s'abattit sur mon épaule.

« Je tressaillai et me retournai: c'était Desgenettes! Il me regardait en souriant, et il y avait, dans ses yeux, une sorte de mélancolie, d'attendrissement même. Il me dit:

« — Pourquoi pleurais-tu tout-à-l'heure, mon garçon?

« — Pourquoi? fis-je, en devenant rouge comme un coquelicot, mais parce que le professeur a été très-dur pour moi!

« — Le fait est, répliqua Desgenettes, que l'ami Versigny t'a montré les grosses dents... Mais il n'y a pas de quoi t'alarmer outre mesure, et pareille sensibilité ne va guère à un gaillard de vingt ans... Voyons, mon ami, j'ai un service à te demander...

« — A votre disposition...

« — Prête-moi donc six sous: j'ai besoin de prendre l'omnibus, et j'ai oublié mon porte-monnaie chez moi...

« — Diable! murmurai-je en passant cette fois par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel,

ORKIDÉ

C'est que... moi aussi... j'ai oublié mon porte-monnaie...

« Alors, un rire énorme, prodigieux, secoua la charpente de Desgenettes, qui, lorsque cet accès d'hilarité fut passé, glissa son bras sous le mien et m'entraîna avec lui, en disant :

« Tu n'as été tout-à-l'heure un mauvais Don Diègue que parce que tu avais faim, l'ami ! En conséquence, et en vertu d'un droit d'absence que tu ne peux raisonnablement me dénier, je m'empare de toi dès ce soir, et je vais jusqu'au concours te nourrir de viandes saignantes et t'arroser de vieux Bordeaux, de façon à ce que tu ne te trouves pas, le grand jour arrivé, dans des conditions d'infériorité notoire. Inutile de protester : je te tiens et te garde ! Tu m'appartiens jusqu'au concours ! J'ai la conviction que tu as quelque chose dans la peau, et quelques jours de bonne cuisine auront, sur ta carrière dramatique, une influence meilleure que tous les conseils de Versigny !

« Et il fit ce qu'il disait, le cher homme ! Il me bourra de rosbefs, de viandes rouges, de plats substantiels, m'arrosa en conscience de vieux Médoc et d'un certain Beaujolais capable de réveiller un mort. Aussi, le jour du concours, j'avais le thorax solide, les poumons en bon état, une voix claironnante comme un cuivre, et j'enlevai, à l'unanimité, mon premier prix de tragédie.

« Dans la cour du Conservatoire, le concours terminé, je tombai dans les bras de Desgenettes.

« Pauvre cher maître, endormi maintenant dans la tombe, il avait, en m'embrassant, des larmes dans les yeux, et, en apprenant que je venais de signer mon engagement de début à l'Odéon, il me dit :

« — Ce que j'ai fait pour toi, à ton tour, quand tu auras conquis noblement, loyalement, la gloire et la fortune, tu le feras pour les camarades malheureux... Promets-le moi !... La bienfaisance, vois-tu, est ce qu'il y a de meilleur dans la vie, et le plus beau rôle dans l'existence, c'est encore, même pour un comédien, le rôle du passant compatissant et charitable, — le rôle du petit Manteau-Bleu... »

III

La Morlière fit une pause, ému ; il reprit :
« — Ce rôle de Manteau-Bleu, je l'ai joué avec bonheur toutes les fois que je l'ai pu... Je vais souvent au Conservatoire, et quand j'y rencontre des jeunes gens malheureux, portant dignement leur pauvreté, je leur ouvre ma porte toute grande... Et, tenez, en voici qui arrivent... »

Effectivement, cinq ou six jeunes gens, le visage rasé, la taille serrée dans leur redingote, entraient sans bruit ; alors, prenant le hacon qui était sur la table, et emplissant les verres, La Morlière saisis son gobelet de cristal, et, d'un ton où perçait sa vénération pour l'homme de bien dont il venait d'évoquer le souvenir :

« Messieurs, dit-il, pas de présentations... et si vous le voulez bien, vidons notre verre à la mémoire du petit Manteau-Bleu de ma jeunesse, à la mémoire de mon cher maître Desgenettes !

Auguste FAPRE.

LES ÉVASIONS EN GUYANE

I

Jusqu'en 1867, les hommes condamnés aux travaux forcés en France ou aux colonies étaient invariablement internés en Guyane ; à cette époque la Nouvelle-Calédonie fut désignée comme colonie pénale, et reçut, dès lors, tous les condamnés d'origine européenne.

La Guyane demeura le lieu de transportation des criminels provenant d'Algérie et de nos autres possessions d'outre-mer : Antilles, Réunion, Sénégal, Cochinchine, établissements de l'Inde. On n'y envoyait plus, en fait d'Européens, qu'un certain nombre d'ouvriers de profession, expédiés chaque année pour exercer leur métier là où l'administration réclamait le concours d'artisans habiles, que ne pouvait pas fournir la transportation coloniale. Cet état de choses dura exactement vingt ans, et le règlement, jusqu'alors en vigueur, fut modifié du tout au tout.

Par suite d'une décision en date du 15 avril 1867, la Guyane, outre son contingent habituel de noirs et d'Arabes, fut appelée à recevoir les condamnés de race blanche dont la peine est supérieure à huit ans ; ceux dont la peine est inférieure à huit ans sont envoyés en Nouvelle-Calédonie.

Disposition peut-être futile en apparence, mais essentielle en fait, puisqu'elle édicte la transportation perpétuelle en Guyane, et que pour tous ces misérables la Guyane sera le pays d'où l'on ne revient pas.

Voici comment :

La loi du 30 mai 1854, sur l'exécution de la peine des travaux forcés, renferme le paragraphe suivant, ignoré le plus souvent des jurés et qui dans certains cas aggrave singulièrement leur verdict : « Tout transporté est astreint à la résidence dans la colonie pénale pendant un temps égal à la durée de la peine prononcée contre lui, s'il a été condamné à moins de huit ans, et pendant toute sa vie, s'il a été condamné à huit ans et plus ». Ainsi, condamnés à cinq ans, c'est dix ans de servitude pénale ; à sept ans, c'est quatorze ans ; à huit ans, c'est toujours. Une absence illégale, après accomplissement de la peine proprement dite, entraîne une nouvelle condamnation aux travaux forcés.

Or, le chiffre des peines infligées se décom-

posant ainsi : transportation à huit ans et plus, soixante-quinze pour cent, et à moins de huit ans, vingt-cinq pour cent, il s'ensuit que, dans les trois quarts des cas, c'est la transportation perpétuelle.

Aussi, n'est-il pas étonnant si, dans de pareilles conjonctures, les évasions, le plus souvent malheureuses, se multiplient : il ne saurait point y avoir de résignation là où il n'y a plus d'espoir.

Du jour où le condamné est mis en cours de peine, il n'a plus qu'une idée primant, absorbant tout le reste : la liberté ! Il est dorénavant comme un fauve en cage, cherchant à chaque seconde un trou par où s'insinuer. Et, circonstance aggravant encore sa position, c'est qu'il sait, lui, l'homme de proie, que sa captivité ne finira pas.

Aussi, une lutte sourde, sans trêve, sans merci, s'engage-t-elle, dès la première heure, entre lui et ses gardiens.

Il croit d'ailleurs avoir la partie à moitié gagnée du moment où, quittant l'entrepont du navire, il arrive au bague guyanais, — au pénitencier, comme on dit aujourd'hui plus euphémiquement.

Là, pas de murailles ni de caehots ; pas de portes bardées de fer, pas de serrures, pas de barreaux, comme dans les prisons de la métropole. Pas d'océan qui roule autour du lieu d'internement la désespérante immensité de ses eaux ; pas de Canaques anthropophages, l'effroi de l'évadé. Mais partout, aussi loin que la vue peut s'étendre, des forêts immenses, insondables, inexploitées, où il doit faire si bon se cacher ! Parloir de la verdure, des fleurs, des rivières, des marais aussi ; bref, l'utile et l'agréable, le refuge et la sécurité. Ajoutez à cela une surveillance bonne enfant, à la papa : un seul gardien conduisant cinquante forçats à des chantiers perdus en plein bois, ou pilotant une chaloupe menée par une douzaine de galériens.

Cependant, le nouvel arrivant s'aperçoit bientôt que tout cela n'est qu'un trompe-l'œil, que la placidité des hommes et des choses n'est qu'apparente, jusqu'à la bonhomie narquoise des gardiens qui semblent dire :

— Tu sais, ne te gêne pas si tu as envie de prendre l'air : la porte est ouverte...

Sans doute, elle est toujours ouverte, cette porte, mais elle donne accès de plain-pied à cet inconnu terrifiant dont les « anciens », des endurcis pourtant, ne parlent pas sans frémir : la famine, les insectes, les vases molles dissimulés sous les fleurs, les serpents, la fièvre malinge, les fauves.

En somme, si la cage est plus vaste, la chaîne n'est guère plus longue, et le bague sans clôtures se garde bien tout seul.

De prime-abord, l'homme hésite à s'enfuir, tant il est déconcerté. Bientôt se produit un phénomène qui s'accomplit à son insu et le fait atteroyer. Les durs travaux de la transportation le brisent, l'ardent soleil de l'équateur l'épuise, l'anémie le ronge, la fièvre le terrasse. Il perd toute énergie, finit par s'accommoder du régime pénitentiaire et devient une brute mollement passive qui voudrait bien s'en aller, mais n'a plus de ressort pour l'action.

Ceci pour la grande majorité des cas. Mais il en est, d'autre part, qui ne se résignent jamais. Ce sont généralement les meilleurs ou les pires, les victimes d'un moment de fureur ou d'oubli ; ou bien encore les endurcis ; parfois, un malheureux injustement condamné.

II

Ceux-là ne rêvent qu'évasion.

Toujours en proie à l'idée qui les travaille inexorablement jusqu'à la folie, ils s'enfuient, un beau soir, à travers l'horrible nuit de la forêt vierge.

L'homme est parti généralement sans provisions, sans boussole, sans expérience de la vie des bois, sans connaissance géographique de la région ; il a pour toute arme un sabre d'abatis, pour tout viatique un peu de manioc économisé sur sa ration quotidienne.

Heureux de se sentir libre, étonné de cette facilité, il court, se croyant poursuivi, loin de soupçonner que le commandant, calfeutré dans sa moustiquaire, a répondu au surveillant qui le portait manquant à l'appel :

— Encore un qui reviendra... s'il peut !

Et l'on ne s'est pas autrement occupé du fugitif.

Cependant, plusieurs jours s'écoulent, et le misérable n'a rencontré âme-qui-vive. Perdu dans le grand bois, il erre talonné par la faim sous ces arbres stériles formant une voûte sombre, opaque, au-dessus de sa tête. Ou aller, de quel côté se diriger, puisque les astres demeurent obstinément cachés à sa vue ? Il marche, comptant sur le hasard qui lui fera rencontrer un chou-palmiste ou un abatis abandonné. Vains efforts ! Le voilà pris de fièvre parce qu'il s'est épuisé à la poursuite d'un lézard ; il tombe claquant des dents au pied d'un acajou et sent la terreur l'envahir.

Les récits des « anciens » lui reviennent à la mémoire : il songe que les fourmis vont le dévorer miette à miette, ou que, mordu par un serpent, il va expirer tout bleuâtre comme un noyé.

C'était bien la peine de quitter le pénitencier, où du moins la vie animale est assurée, pour cette liberté illusoire !

Libre !... il ne l'est même pas. Le voilà prisonnier d'une abstraction, d'une épouvantable solitude, évoluant tout éveillé dans un cauchemar réel, pire que le bague. Oui, pire que le bague, car il en arrive à regretter la chourme avec son dur labeur et son infâme promiscuité, — car, dans son affolement, il bénirait la vue de l'uniforme bleu-marine aux galons d'argent, et remercierait les juges qui, en le graffiant de trois ans de double

chaîne, le mettraient en présence d'un hamac et d'une écuelle de soupe !

Son parti est bientôt pris : il essaiera coûte que coûte de rallier le camp et épuisera ses dernières forces à le retrouver.

Tel est le sort le plus souvent réservé à l'évadé solitaire.

III

Quant aux évasions collectives, elles ne réussissent guère mieux.

Je me trouvais, il y a quelques années, à Saint-Laurent-du-Maroni, d'où s'échappa, je me demande par quel concours de hasards inouïs, ce Redon qui vint se réfugier en Espagne. Le pénitencier de Saint-Laurent offre cette particularité d'être situé à proximité de la Guyane hollandaise, dont il est seulement séparé par un fleuve, le Maroni. D'où tentation plus vive chez les forçats de traverser le cours d'eau, et de se réfugier sur une terre étrangère.

J'avais à mon service un « libéré » astreint à la résidence perpétuelle, par suite de condamnation pour un assassinat commis dans un accès d'alcoolisme.

Un jour que le commandant supérieur m'avait renseigné à sa façon sur les évasions, je fis causer mon serviteur, pour avoir sur ce sujet délicat l'opinion de « quelqu'un du métier » ; l'homme, dont j'avais défilé la langue avec une bouteille de tafia, me donna pleine satisfaction.

« Les évasions, dit-il en haussant les épaules, ça réussit quatre ou cinq fois sur cent, et à quel prix !... Voyez-vous, il faut non seulement être bâti en bois de fer, mais encore avoir de la chance pour endurer de pareilles misères et arriver quelque part... Aussi combien y en a-t-il qui ont laissé leurs os dans ce grand bois !... On s'imagine qu'il suffit de traverser le Maroni sur un radeau de bois-canon, et que le reste va tout seul, parce qu'on se trouve sur une terre étrangère... Mais, même quand on est nombreux, même les Arabes si sobres, même les Yolois à demi-sauvages, même les Annamites si industrieux, blancs, noirs ou jaunes, il faut plier bagage quand on n'a rien à se mettre sous la dent... C'est l'égalité des races devant la famine !... Il n'y a pas un mois, on a retrouvé, sur la Guyane hollandaise, en ouvrant un sentier conduisant à un « placer », neuf squelettes ; la plupart étaient désarticulés et les os avaient été brisés pour en extraire la moelle.

— Par des bêtes fauves, sans doute ?

— Par les derniers survivants qui avaient dépecé et dévoré leurs camarades : les os portaient encore les entailles des sabres d'abatis.

— Cependant, ceux qui réussissent à atteindre Surinam ou Démérari ?

— Il y en a quelques-uns, je ne dis pas... mais c'est le hasard... la chance d'avoir rencontré quelques Indiens qui ne les ont pas lardés de flèches, ou des noirs indépendants qui les ont hébergés... Pourtant, on a vu parfois un homme parvenir à traverser la forêt vierge, et arriver, comme vous le dites, à Surinam ou à Démérari sans secours étranger. Comment cela s'est-il fait ? Le fugitif n'en sait rien lui-même.

— Et les évasions par mer, qu'en pensez-vous ?

— Elles sont beaucoup plus rares, et je n'en connais que deux. La première, c'était il y a dix ans. Un surveillant, passionné pour la pêche, fut emporté par les hommes de son équipage, ficelé et emmené par eux à Démérari en suivant les côtes.

— Plus de cent lieues de mer, c'est effrayant !

— Aussi le patron et les chaloupiers étaient-ils aux trois quarts morts de faim et de soif ; comme l'évasion avait été accomplie sans effusion de sang, les Anglais accueillirent les évadés et l'administration française dut payer le prix de l'embarcation pour la ravoire.

— La seconde évasion ?

— Ce fut vraiment bien drôle et on en rit longtemps. Il y avait chez nous un vieux, condamné à vingt ans avec son fils condamné à quinze ans. Le vieux avait tripoté des écritures de telle façon que le jeune fut regardé comme complice, bien qu'il fût innocent.

— Innocent !... vous êtes certain ?

— Comme de mourir un jour !... Voyez-vous, nous autres, on ne se trompe pas à cela... C'était à coup sûr le meilleur des fils ; il entourait son « ancien » de soins assidus, lui épargnait avec tant de dévouement les fatigues et les misères, que les plus canailles des canailles en étaient tout retournés. Au bout de sept ou huit ans, le vieux mourut. Le jeune, après l'avoir mis en terre et pleuré, sembla prendre une grave résolution, et chacun de nous se dit : « En voilà un qui ne va pas renouveler son bail ! » Comme il était ajusteur très habile, on l'employait à l'atelier de réparations. En outre, quand la grande chaloupe à vapeur appareillait, il était adjoint au mécanicien en qualité de chauffeur. En temps ordinaire, ce mécanicien, qui est un surveillant militaire, emporte chez le commandant le tiroir de la machine, de façon à la rendre impropre à tout service ; on le met en place au dernier moment, quand le personnel est à bord. Par un prodige d'adresse, il sut fabriquer un tiroir, l'ajuster sans que personne pût s'en douter, et lui trouver, en attendant l'occasion, une de ces cachettes que nous seuls savons inventer.

— Puis ?

— Quand tout fut prêt, il s'en alla un beau matin à la chaloupe, celle que vous voyez éviter en ce moment au flot près de l'appontement. Il alluma le fourneau. Le surveillant de garde, sachant qu'il venait chauffer la ma-

chine longtemps avant l'arrivée du mécanicien et du pilote, crut de bonne foi qu'il était de corvée et ne s'occupa pas de lui. Rassuré d'ailleurs par l'absence de l'organe essentiel de mécanisme et d'une solide amarre en fer, il était à cent lieues de rien soupçonner. Bientôt, la pression monta ; le faux tiroir est en place ; quelques vigoureux coups de scie tranchent un maillon de la chaîne d'amarage... Alors, avec le plus magnifique sang-froid du monde, notre homme siffle à toute vapeur, comme pour narguer l'administration, et fait machine en avant !... « Aux armes !... Arrêtez !... Feu !... feu !... » Mais la chaloupe a déjà fait deux cents mètres. On tire sur le fugitif, et, comme il arrive en pareil cas, on le manque. Vingt-quatre heures après, il était arrivé à Démérari.

Et le narrateur ajouta :
« — Le plus drôle de l'affaire, c'est que, comme précédemment pour la baleinière, il fallut payer aux Anglais pour ravoir la chaloupe. Ils réclamaient 40,000 francs. On transigea à 20,000, ce qui est encore un joli denier.

— Et l'homme ?

— Il est aujourd'hui un des plus riches industriels de la colonie britannique.

— Et de tout cela, vous concluez ?

— Comme je vous le disais tout-à-l'heure, cinq pour cent à peine des évasions réussissent au prix des plus épouvantables souffrances. La moitié de ceux qui partent « marrons » succombent à la faim, aux maladies, aux accidents. Les autres regardent comme un bonheur de rallier le pénitencier et de traîner, pour prix de leur escapade, la double chaîne de deux à cinq ans... Oui, monsieur, un bonheur !

Louis BOUSSENARD.

LE BRACELET D'OR

I

La première fois qu'Oliver Martone l'avait vue, c'était en pleine rue, un matin d'hiver, à six heures.

Lui, le pâle et rêveur professeur, venait de quitter sa triste mansarde, et se hâtait d'aller donner une répétition de grec, avant de se rendre à l'institution où il tenait le rôle de maître d'étude.

Il marchait vite, descendant presque en courant la rue de Grenelle.

À l'angle du boulevard Saint-Germain, une voiture passait, et comme le jeune homme attendait sur le trottoir qu'il lui fût possible de traverser, le cheval s'abattit soudain.

Une toute petite main gantée de clair, et au poignet de laquelle brillait un bracelet d'or, extraordinairement large, abaissa la glace, et à la fenêtre de la portière se montra un adorable visage de femme.

Une mantille blanche encapuchonnait frioleusement sa ravissante tête blonde, et sous la riche sortie-de-bal se devinait un buste souple et charmant.

Dans l'indécise clarté de ce demi-jour, Olivier distingua des yeux superbes, des yeux noirs, très longs, très brillants, des yeux à la fois magnifiques et étranges, un nez droit aux ailes finement découpées, et une bouche toute petite et toute rose, exquisement dessinée.

Cinglé par un énergique coup de fouet, le cheval se releva brusquement.

La petite main au gant clair et au large bracelet d'or remonta la vitre, et rapidement la voiture s'éloigna.

Oliver, lui aussi, continua son chemin, mais non sans conserver en lui l'éblouissement causé par cette radieuse vision.

Toute la journée, en accomplissant son labeur quotidien, il y pensait.

Qui était-elle, cette blonde mondaine ?... jeune fille, ou femme ?

Il n'avait pu voir si elle était seule dans son coupé ; il ne savait rien d'elle ; il n'en saurait jamais rien. Il l'avait aperçue un instant au détour d'une rue, et en la voyant si belle, il s'était troublé. C'était tout. Elle avait passé.

Ils avaient continué leur route en sens inverse, — elle, rentrant se reposer, après la nuit de bal ; lui, allant à son gagne-pain, et le zélé travailleur dont une existence pénible de studieux acharnement n'avait guère eu le temps de déflorer les rêveries chastes sentait qu'il n'oublierait pas l'inconnue entrevue, cette inconnue qui, à ses yeux, prenait un peu le charme mystérieux d'une apparition.

II

Ils habitaient sans doute à peu près le même quartier, car plusieurs fois Oliver la revit.

Il ne l'apercevait jamais que furtivement, quand, emportée par ses fougueux chevaux, elle passait très vivement devant lui ; mais c'était toujours avec un délicieux battement de cœur que son regard suivait la luxueuse voiture qui, en s'éloignant, semblait emmener la jeune femme très-loin, très-loin, vers un monde qu'il ne soupçonnait pas, lui, le pauvre maître d'étude !

Et, peu à peu, le pâle rêveur s'était profondément épris de cette adorable créature qui incarnait pour lui l'idéal beauté de ses rêves exaltés.

Longtemps il continua à tout ignorer d'elle ; puis, un jour, il sut son nom et son histoire.

Elle était la princesse Bolowsky, elle avait vingt-trois ans ; depuis quatre ans elle était veuve du prince Bolowsky, un Russe effrayamment riche et très âgé, qui l'avait épousée toute jeune. Elle n'avait jamais aimé. Elle allait beaucoup dans le monde, essayant de s'étourdir par au fond elle était

triste, ne croyant pas à l'amour vrai, s'imaginant que son immense fortune attirait seule la foule de ses adorateurs. Et, désillusionnée et lassée, comme les princesses des contes de fées, elle marchait à travers la vie, sans joie et sans espoir, traînant avec elle ses lourds millions et son cœur désœuvré et vide.

Toute la pitié qu'Olivier ressentait pour ce pauvre être qui n'avait pas la foi n'avait fait qu'accroître sa passion.

Maintenant, ce n'était plus le hasard seul qui le mettait sur le chemin de la jeune femme. Il s'ingéniait à la rencontrer, oubliant quelquefois l'heure de ses leçons. Et il la regardait, enlêvé, affolé, ne connaissant plus rien hormis l'idole.

Elle ne le soupçonnait même pas et passait indifférente.

Si, au moins, elle avait pu lui faire l'aumône d'un regard, d'un sourire!... il n'en aurait pas demandé plus!

III

Un matin, l'attention d'Olivier fut attirée par de petites affiches jaunes qui placardaient les murs de sa rue; machinalement, il s'approcha et lut :

« Hier a été perdu un bracelet d'or large de trois centimètres; forte récompense à celui qui le rapportera à M^{me} la princesse Bolowsky, en son hôtel, 34, rue de Varenne. »

Le jeune homme eut un tressaillement.

Ah! si le hasard voulait qu'il trouvât le bracelet! Aller chez elle, la voir, lui parler! Il ne demandait certes pas d'autre récompense que d'entendre le son de sa voix, que de forcer son regard à s'abaisser vers lui, à avoir enfin lui-même désormais, quand il la rencontrerait, le droit de la saluer.

Mais Olivier eut beau chercher: il ne trouva pas le bracelet d'or, et seul, dans sa triste mansarde, il sentait des larmes lui monter aux yeux à la pensée de renoncer à cette chance unique et inespérée d'être reçu par la princesse.

Des petites affiches jaunes qui continuaient à couvrir les murs lui disaient comme consolation que d'autres n'avaient pas été plus heureux que lui et que le bijou n'avait pas été rapporté; sans doute personne ne le retrouverait plus maintenant, il avait dû être pris et volé, et il était bien complètement perdu pour la princesse.

IV

Les choses en seraient restées là, si, un jour qu'Olivier se trouvait sur les grands boulevards, il n'avait eu l'fantaisie de s'arrêter à regarder la vitrine d'un bijoutier.

Un large bracelet d'or, tout pareil à celui qu'il avait vu au poignet de la princesse, brillait là.

S'il en avait eu les moyens, le malheureux petit professeur, comme il aurait vite acheté ce bijou, et comme il l'aurait apporté à l'hôtel de la rue de Varenne, sûr que sa supercherie ne serait pas découverte!

Mais il était si pauvre, si pauvre, qu'il ne devait même pas y penser.

Hélas! il y pensa, pourtant, et la hantise de cette idée devint une obsession assez forte pour achever de lui faire perdre entièrement la tête.

Il emprunta la somme nécessaire, promit de la rendre à date fixe, — en escomptant le succès d'une étude sur Homère qu'il était en train d'écrire et pour laquelle il espérait trouver un éditeur, — acheta le bracelet d'or, et, heureux, palpitant, se rendit chez la princesse.

Dès le seuil, cependant, sa joie tomba, comme si, devant les splendeurs de l'élegant hôtel, il eût seulement compris quelle distance existait entre elle et lui.

Rien ne se passa, d'ailleurs, comme il l'avait imaginé.

Il ne fut pas d'emblée conduit auprès de la jeune femme; après avoir expliqué le but de

sa visite, il dut attendre un temps très long, dans un salon tendu d'étoffes étrangères et dont le luxe acheva de le désorienter complètement.

Enfin, une portière se souleva et la princesse parut, plus belle, plus resplendissante que jamais.

Elle était en toilette de sortie et boutonnait ses gants comme une personne pressée de partir; cependant, elle prit le temps de remercier Olivier d'une jolie voix suave, qui pénétra au cœur du jeune homme, et après un furtif regard jeté sur cet homme dont l'habit râpé n'excluait pas une grande dignité, essayant avec hésitation de faire discrètement allusion à la récompense d'argent :

— Vous me permettez, n'est-ce pas?... vous voudrez bien, en signe de reconnaissance, accepter...

D'un brusque mouvement de fierté, il l'interrompit.

— Que puis-je pour vous, alors? demanda-t-elle tout bas, avec une grâce adorable.

Mais lui, de plus en plus intimidé, de plus en plus troublé, oubliant tout ce qu'il s'était promis de répondre à telle question prévue, ne put que balbutier d'un ton rauque :

— Rien... Rien du tout... Je ne veux absolument rien.

Et, furieux contre lui, se sentant ridicule et grotesque, il fit un pas vers la porte.

Elle crut bien faire en ne le retenant pas, craignant de le blesser en insistant.

Après tout, il avait trouvé un objet, il le restituait à son propriétaire et ne voulait pas que cette conduite loyale, qu'il jugeait toute simple, eût une récompense, — c'était son droit.

Elle remercia encore une fois, mais comme elle l'eût fait sans doute pour n'importe qui, — et ce fut tout.

Une fois seule, la jeune femme glissa le bracelet autour de son bras, sans songer davantage à celui qui venait de le rapporter, et Olivier retourna dans sa mansarde, plus mélancolique que jamais, sentant toute l'inutilité de son immense sacrifice.

Il n'avait été, pour la princesse, qu'un passant quelconque, — un passant honnête, voilà tout, — dont elle ne conserverait pas le souvenir.

Et avec une sorte de rage désespérée, il se mit à classer ses notes sur Homère.

V

Des semaines passèrent.

Olivier avait eu beau travailler : son étude n'avait pas obtenu le résultat qu'il en attendait, et il restait toujours aussi entièrement pauvre.

La date approchait, pourtant, où il s'était



LA STATUE DE MAC-MAHON

INAUGURÉE LE 4 JUIN 1895, A MAGENTA

engagé à rembourser la somme prêtée pour le bracelet, et il n'avait pas cet argent.

Il était là une nuit, plus découragé, plus las que de coutume, s'estimant déshonoré s'il manquait à sa parole.

D'un regard navré, il embrassa tout ce qu'il avait déjà vécu de souffrance; il songea à son existence pénible, à l'éternelle lutte de chaque jour, à toutes les difficultés matérielles qu'il essayait de surmonter, et à la misère qu'il trouvait pourtant au bout de tout cela.

Il songea à ce travail sur lequel il avait placé ses espérances, sa conviction, un peu de lui-même enfin, et qui avait passé inaperçu, sombrant dans l'indifférence générale.

Il songea à son rêve d'amour, à la femme qui avait fait battre son cœur; et qui n'en savait rien, qui ne se souciait pas de lui.

Le monde était triste, le monde était laid! A quoi bon se démener et souffrir?

Il n'avait pas de famille, pas d'amis; il était seul; plus il irait, sans doute, plus il connaîtrait de douleurs, de chagrins, et il éprouvait pour toutes les choses d'ici-bas une lassitude sans nom, un infini dégoût...

Le « tic-tac » de la pendule, le calendrier pendu au mur, tout lui parlait de la marche rapide du temps.

Non, jamais il ne pourrait arriver à rendre l'argent emprunté!

Dans un tiroir fermé à double tour, il avait un revolver tout chargé.

Alors, après avoir jeté un suprême regard à la vie si décevante, si injustement cruelle, après avoir donné à celle qu'il aimait une dernière pensée, où entraînait peut-être un peu d'amertume, le pâle professeur eut un mélancolique sourire, comme s'il eût enfin trouvé la solution d'un problème compliqué, et appuyant l'arme contre sa poitrine, il en pressa la détente.

VI

Et cette même nuit, tandis qu'Olivier Martone agonisait, seul, dans sa triste mansarde, elle, la princesse millionnaire qui ne croyait pas à l'amour, dans le tourbillon d'une fête brillante, valsait, belle et admirée, le bracelet d'or au bras.

Louis FARAN.

L'IRIS

Avait-elle un nom? En tout cas, ceux qui, pour un salaire médiocre comme une aumône, achetaient son savoir d'institutrice, les belles années de sa jeunesse, n'avaient pas pris la peine d'apprendre ce nom-là. Ils l'appelaient : « Mademoiselle », comme la « Mademoiselle » qui l'avait précédée, comme la « Mademoiselle » qui lui succéderait.

C'étaient de braves colons algériens, subitement enrichis par la fondation d'un village à proximité de leur tuilerie. Ils ne pouvaient parler que du cours de la « grosse » et du coût des charrois. Tout leur était occasion de vanité : le succès de leurs affaires, les leçons qu'une institutrice brevetée donnait à leur gamin.

Ils disaient à leur voisinage : — Mademoiselle a d'excellents principes d'éducation; Paul fait des progrès avec elle.

Dans le tête-à-tête, ils rendaient la vie dure à l'institutrice; ils l'humiliaient par d'injustes reproches; ils levaient les punitions infligées à son pupille; ils considéraient la rébellion ouverte comme une marque précieuse d'énergie.

Deux fois par jour, Mademoiselle conduisait son élève à la promenade; longeant un ruisseau, ils suivaient un hangar où, sous la garde d'un adjudant, des soldats condamnés travaillaient pour le compte du tuilier.

Les yeux de Mademoiselle se tournaient de ce côté-là. Ces hommes punis ne lui inspiraient ni répulsion, ni inquiétude. Au contraire, leur vue éveillait en elle une mélancolie.

nelles de lard, de riz, de sel, de café, de vin et d'eau-de-vie, le tout provenant tant des magasins des forts que de ceux de la ville. Ce que nous ignorions, par exemple, c'est que le maréchal, occupé sans doute de soins plus importants, avait négligé de faire stipuler dans le protocole que ces vivres seraient distribués aux troupes prisonnières aussitôt après leur remise à l'ennemi. Le prince Frédéric-Charles avait assuré, de son côté, au général Changarnier, à la date du 25, que des approvisionnements seraient réunis par ses soins en quantités suffisantes pour nourrir l'armée aussitôt qu'elle aurait déposé les armes : en dépit de cette assurance, et par suite de la négligence inqualifiable du maréchal, nous demeurâmes donc plus de vingt-quatre heures sans recevoir aucun aliment.

Cela n'était pas fait, on en conviendrait, pour nous aider à faire bonne contenance dans notre campement boueux, sous un ciel effroyable qui ne cessait de pleuvoir; aussi n'est-il pas étonnant que plusieurs d'entre nous, mal rompus encore à cette résignation passive qui est la première vertu du prisonnier de guerre, se prirent à murmurer d'a-bord, puis à se plaindre tout haut.

Aussitôt, les sentinelles prussiennes, sans s'occuper de ce qui pouvait expliquer cette émotion intempestive, se rapprochèrent avec une allure menaçante, ce qui ne fit que redoubler notre exaspération.

Les choses allaient sans doute se gâter tout-à-fait, lorsque Dulaurier, qui comprenait l'allemand, offrit de transmettre à ce qui droit nos réclamations; comme toujours, l'intervention de notre camarade rassura et calma tout le monde.

Le plus difficile était de trouver à qui parler. Au premier mot que Dulaurier dit à la

3. — FEUILLETON DU SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE DU PETIT PARISIEN

LE MOULIN DE FLEURY

(Suite.)

Personne, au bataillon, n'aurait pu dire d'où venait Dulaurier, ni qui il était. Moins même qui le connaissait mieux que personne, tout ce que je savais, c'est qu'il était engagé pour la durée de la guerre, voilà tout. En ces temps troubles, d'ailleurs, les cadres des régiments étaient tellement mélangés de volontaires, d'engagés conditionnels, d'irréguliers de toute sorte qu'on s'inquiétait fort peu de savoir si son camarade d'escouade avait quitté l'outil de l'ouvrier ou bien la chaire du professeur pour venir faire le coup de feu contre les Prussiens. Jamais, de son côté, Dulaurier ne disait un mot qui pût donner à supposer qu'il eût droit à des égards particuliers. Il restait à sa place et faisait son service sans que rien, dans son allure ni dans son langage, le distinguât des camarades. Seulement, chaque fois que l'on demandait des hommes de bonne volonté pour une faction hors de tour ou pour une reconnaissance, qu'il fût question de faire une corvée ou de courir un danger, le premier homme qui se présentait, le soldat toujours prêt, toujours content, toujours présent, c'était Dulaurier.

Et le pli en était si bien pris que personne ne s'en étonnait plus. C'était une chose admise, une chose toute naturelle, et le nom de notre camarade venait toujours le premier à la pensée de chacun de nous dans les cas

extraordinaires. Naturellement, sans que l'on s'en rendit compte, sans que Dulaurier lui-même semblât en avoir conscience, ce dévouement aveugle de tous les instants lui avait donné sur toute notre compagnie une influence tacite, mais très-réelle. Quand Dulaurier marchait, tout le monde voulait marcher.

Il se passa, en outre, certain jour du mois d'août, un petit fait assez singulier, qui nous étonna bien tous et qui ajouta considérablement au prestige de notre camarade.

En rentrant chez lui, place Friedland, le général avait été frappé de la figure de son planton, qui n'était autre que Dulaurier.

— Mais je ne me trompe pas! s'était-il écrié surpris. C'est toi, Edmond, c'est bien toi! Comment se fait-il que tu es dans ma brigade et que je n'en sache rien?

— Bah! qu'est-ce que cela peut faire au service que nous soyons de vieilles connaissances? avait répondu tranquillement Dulaurier.

— Toujours le même original!... Enfin, je n'aurais pas été fâché de te savoir avec moi.

— Ton temps est précieux et tu as à t'occuper de choses plus importantes, je suppose.

— En tout cas, puisque c'est moi qui commande ici, tu vas me faire le plaisir de me laisser tranquille et de m'obéir. Et, pour commencer, tu déjeunes avec moi ce matin. Je vais t'envoyer remplacer.

— Non; quand je serai relevé, si tu veux, mais pas avant!

— Soit; nous t'attendrons!

Et, ce jour-là, le général Lapasset déjeuna

trouvait l'ami du général et qui le tutoyait! On en causa longtemps, puis, comme on vit que Dulaurier n'en faisait ni plus ni moins qu'avant, on n'y pensa plus.

VI

Cependant, un officier d'état-major prussien s'était approché de nous, le cigare aux dents; le capitaine Meunier lui remit la situation de l'effectif sans prononcer une seule parole et nous quitta aussitôt après avec ses officiers.

C'en était fait : à partir de ce moment, nous n'étions plus qu'une sorte de bétail humain, c'est-à-dire un bétail qui n'a pas besoin des mêmes ménagements qu'un troupeau de moutons ou de bœufs.

Et tout de suite on nous le fit bien voir. A peine l'officier prussien eut-il constaté qu'il avait bien son compte, qu'il nous disposa en colonne par pelotons de cent hommes, deux files de sentinelles bordant ladite colonne, baïonnette au canon. Puis, pour rendre la surveillance plus facile, il établit notre campement en contre-bas de la route, dans un champ que la pluie avait transformé en un véritable marécage. Or, nous étions la plupart sans couverture, et nous n'avions pour tous vêtements que ceux qui nous avaient été délivrés au commencement de la campagne; c'est dire qu'ils étaient dans l'état le plus pitoyable, de même que nos souliers.

Nous mourions de faim, en outre. On nous avait délivré 250 grammes de pain pour chacune des deux journées du 27 et du 28, et nous avions d'autant moins songé à garder quelque chose de cette faible ration, que le bruit courait qu'il avait été remis officiellement pour nous à l'intendance prussienne un jour de farine et des quantités proportion-

collé où il y avait du retour sur soi-même. Certes, elle n'était point gardée, nuit et jour, par une sentinelle prête à faire feu sur un geste de fuite; elle pouvait quitter la maison de ses maîtres si leur pain lui devenait trop amer. Mais est-on jamais tout-à-fait libre de s'évader de sa prison, quand on est une « Mademoiselle », un anonyme numéro de cette compagnie, qui, en robes noires, en fleurs de demi-deuil, porte parmi nous la livrée du sacrifice ?

Eux aussi, les soldats, ils levaient la tête à la vue de l'enfant, de la jeune fille : convoitise chez les uns, espoir ou regret chez d'autres; rien qu'en les frotant, elle remuait leur stupor d'âme, elle laissait après soi un peu de ce rêve que les femmes portent sur elles, comme une odeur.

Depuis des mois que Paul et Mademoiselle passaient chaque jour devant le hangar, ils connaissaient les figures des condamnés. Un les avait frappés par sa face pâle, où brillaient des yeux trop clairs. Ils avaient recueilli son sobriquet, jeté à travers l'atelier par les camarades :

— A toi, Saint-Malo !
Pourquoi avait-on envoyé ce grand garçon-là aux « travaux publics » ? Quelle mauvaise idée, un jour, avait germé dans sa tête de Breton, têtue et toute ronde ? De quelle colère ses yeux gardaient-ils le reflet ? Jamais la jeune fille ne s'était arrêtée à ces pensées. L'oubli est dû à celui qui expie sa faute, même si c'est la révolte qui l'habite.

Depuis sept ans qu'il subissait sa peine, Saint-Malo avait travaillé dans des ateliers de ville, dans des prairies d'alfa, récolté des moissons, tordu du palmier nain. A présent il fabriquait des tuiles. Cela ou autre chose, qu'importe, quand la liberté est perdue ? Autrement, il avait espéré une remise de peine; il était de ceux qui tressaillent quand l'adjudant annonce au rapport de semaine :

— Y a du nouveau dans la politique... Une élection de Président... Un changement de Ministre... Les grâces vont pleuvoir.

A présent, il n'attendait plus rien. La colère filtrait en lui, jour et nuit, goutte à goutte. Quand le cœur était plein, il se mettait en révolte. Alors, on le condamnait à la cellule, aux fers.

II

Une fois que l'adjudant l'avait envoyé remplir une bouteille au ruisseau, il se redressa sur le fossé juste comme l'enfant et la jeune fille passaient.

— Maman ! s'écria Paul.
Le gamin s'était arrêté court. Dans son effroi, avec le bras il se cachait le visage. Mademoiselle lui découvrit les yeux.

— Qu'est-ce qui vous prend, Paul ?

— Il va me faire du mal... Ce sont tous des voleurs... Papa vous l'a dit.

Saint-Malo ne broncha point; mais comme il traversait la route pour rentrer sous le hangar, entre la chevelure rasée et le collet de treillis, la jeune fille vit une rougeur de sang — un flot de honte — qui s'élargissait, qui montait du cœur à la tête de l'homme.

— Oh ! Paul !... fit-elle.
Son cri fut si douloureux que le condamné se retourna; une seconde, leurs regards se fixèrent, et, elle aussi, elle rougit jusqu'au feu.

Elle était rouge encore le long de la route, tandis que, devenue brave, elle cinglait de paroles indignées cette lâcheté d'enfant sans race. Elle souffrit le soir, dans son lit, songeant qu'elle n'avait point parlé à cet homme, qu'elle n'avait pas trouvé un mot à lui dire, une excuse, une consolation. Elle aurait souhaité, le lendemain, qu'il la saluât au passage, pour lui rendre son bonjour avec un sourire.

Mais Saint-Malo semblait avoir oublié : il la regarda, ainsi qu'il faisait autrefois ; puis, tout de suite, il se pencha sur sa besogne.

III

Un matin, comme, en compagnie de son

sentinelle, celle-ci le repoussa brutalement d'un coup de crosse, sans même lui répondre. Dulaurier ne se découragea point; avisant un officier prussien qui passait sur la route à portée de la voix, il l'interpella. L'officier s'approcha aussitôt, surpris d'entendre un de ces misérables prisonniers français lui adresser la parole, et en allemand encore ! Aux premiers mots de Dulaurier, il se redressa d'un air rogue et lui répondit en français — mais quel français ! — d'avoir à se taire.

— Taisez-vous. Repos. Nous n'avons pas l'ordre.

Et, comme Dulaurier insistait :
— Taisez-vous ! reprit ce butor ; demain, probable, vous obtiendrez le pain !

— Demain, répliqua Dulaurier, la moitié de vos prisonniers seront morts !

— Enté ! hurla le Prussien furieux. Salue d'abord, toi ! Quand le soldat français parle à l'officier allemand, salue, je dis !

Soit qu'il eût mal compris, soit qu'irrité de la morgue de l'officier il ne pût se résoudre à lui obéir, Dulaurier ne broncha point. L'autre, ne se possédant plus, leva sa cravache pour décoiffer le prisonnier. Mais Dulaurier, le prévenant, ôta son képi et le jeta loin de lui, sans baisser d'un pouce sa belle tête, pâle d'une résolution intrépide.

Tout aussitôt, d'une soudaine et commune inspiration, vingt d'entre nous, suivant l'exemple de Dulaurier, jetèrent leur képi dans la boue à côté du sien, comme pour indiquer au lâche soudard que nous entendions nous associer à l'action de notre camarade et que nous en revendiquions la solidarité; en même temps, nous étions venus nous serrer autour de Dulaurier, moins pour le défendre que pour nous offrir, avec lui, à la brutalité des vainqueurs.



LE CAPITAINE CRÉQUIER

COMMANDANT LE STEAMER « DOM-PEDRO »

écolier, Mademoiselle sortait pour la promenade quotidienne, leur chemin se trouva tout fleuri d'iris sauvages. Ils avaient poussé, innombrables, en une nuit d'averse. Leurs délicates découpures donnaient à la prairie une grâce de jardin.

Emerveillés, en concurrence, l'enfant et la jeune fille couraient à la découverte.

Près du hangar des soldats, Mademoiselle eut une exclamation de plaisir.

— La belle touffe !... un vrai bouquet !

Il fallait traverser le ruisseau pour cueillir les iris, et l'orage de la nuit avait grossi le courant; l'institutrice rattrapa son écolier déjà engagé sur les pierres.

— Non, Paul... Ne vous mouillez pas les pieds... Nous cueillerons ces fleurs ce soir... Le ruisseau aura baigné.

Elle entraîna l'enfant malgré sa résistance. Et, cette fois, tout occupée des iris, elle oublia de jeter un coup d'œil du côté de Saint-Malo, qui, hors du hangar, à deux pas d'elle, épuisait l'eau d'une cuve avec une petite pompe.

Ce même jour, au moment où l'institutrice descendait de sa chambre pour s'asseoir à table, Paul se jeta dans ses jupes.

— Mademoiselle, la sentinelle vient de tirer sur un des « travaux publics ».

Au déjeuner, le père de Paul confirma la nouvelle.

— Ce condamné, dit-il, a tenté de s'évader; alors, le tirailleur a fait feu.

— Il l'a tué ?

— Non, blessé.

— Mortellement ?

— Ce serait une petite perte !

De sa place, Paul s'écria :

— Je parie que c'est Saint-Malo !

Et comme la mère, fronçant les sourcils, demandait :

— Tu connais ces gens par leur nom ?

L'enfant reprit avec malice :

— Saint-Malo, maman, est un ami de Mademoiselle.

L'interrogation des parents se tourna vainement vers l'institutrice. Ses joues ne s'empourprèrent point comme l'enfant l'avait espéré. Elle pâlit bien plutôt, glacée d'un pressentiment.

Sitôt libre, elle sortit de la maison. Se dirigea vers la tuilerie. De loin, sous l'auvent du hangar, elle apercevait l'adjudant des « travaux publics ». Il fumait, comme d'ordinaire. La canne qu'il tenait entre ses genoux, la pèlerine abaissée sur sa taille courte lui donnaient un air bonhomme.

Il répondit, après avoir retiré sa pipe d'entre ses dents :

— C'est malheureusement vrai, mademoiselle... La sentinelle a vu ce garçon qui franchissait la rivière. Elle l'a interpellé. Il n'a

point répondu. Alors, elle lui a envoyé une balle dans le dos... C'est le règlement... Mais, tout de même, je ne suis pas persuadé que l'homme ait cherché à s'évader... Et ces soldats indigènes sont, voyez-vous, toujours heureux de brûler une cartouche, surtout contre un « roumi » !

Elle demanda :

— Ce soldat, monsieur, est-ce qu'il ne s'appelle pas...

Elle hésitait :

— ... Saint-Malo ?

Oui, c'était bien lui qui avait reçu le coup de feu, là, devant eux, tout près de la touffe d'iris; elle voyait encore des marques de pas dans l'herbe.

Elle ferma les yeux pour ne point tomber.

Et elle supplia :

— Oh ! monsieur, permettez que je le voie !

Un médecin avait transporté le blessé sous la tente de punition; devant le pavillon de toile, l'adjudant déclara :

— Le docteur est au chevet, mademoiselle, et il faut sa permission pour que vous entriez.

Elle demeura aux écoutes, craignant un cri.

Mais le soldat ne gémissait pas et la réponse du médecin au sous-officier parvint à son oreille comme un chuchotement indistinct.

Elle songeait : « Il repose », quand l'adjudant reparut dans l'écartement de la toile. De nouveau, il avait ôté sa pipe de sa bouche. Il dit, d'un air chagrin :

— Vous ne pouvez plus rien pour lui, mademoiselle ; il vient de passer.

HUGUES LE ROUX.

MÈRE

I

Elle suivait le chemin de halage, tout brûlé de soleil, sans l'ombre d'un arbre ni d'un toit. La rivière coulait au milieu de champs mornes, cultivés cependant, mais dont les sillons réguliers, noirs, demeuraient visibles sous la poussée courte des colzas. La solitude s'étendait jusqu'à des horizons lointains, plus âpre, semblait-il, d'être couverte par un ciel splendide, vide de nuées : le désert partout, en haut et en bas, symbole du chemin de la vie que la femme suivait, lente, ployée sous le fardeau d'un enfant.

Elle paraissait très-jeune, délicate, avec des traits menus, le fichu noir, jeté sur sa tête, cachait mal le blond des cheveux collés aux tempes moites, légèrement blanches. La misère de ses vêtements était propre et soignée; même on y distinguait les traces d'une certaine élégance ancienne. Mais sa chaussure, élargie par l'usage, bécail sur la blancheur des pieds demi-nus.

La petite fille qu'elle portait cambrée, les reins las, pesait, lourde de sa jeune chair grasse et laiteuse, de ses membres ronds, rosés de fossettes. Ses jupes mignonnes, tournées en corolle autour d'elle, s'effeuillaient au vent léger de la marche rythmée de la mère. Sous sa cape, ornée de rubans noirs défilés, brillait, vermeil, son petit museau drôle, aux yeux vifs, rieurs, navrés d'innocence, de quiétude amusée.

Car d'être portée au cou en cette promenade si longue, qui durait depuis le matin; elle goûtait le plaisir sans fatigue, et ses menottes en l'air, comme pour prendre au vol d'invisibles papillons, elle avait des secousses brusques, sous lesquelles la mère martyrisée, fléchissait sans se plaindre.

Mais, tout-à-coup, celle-ci s'arrêta, le regard élargi, presque dur, fixé devant elle, vers les confins de la plaine où s'entrevoit le groupe net, dessiné en vigueur sur le ciel,

nement grâce à lui que nous pûmes gagner le jour sans que la plupart d'entre nous eussent payé de leur vie un moment de défaillance, comme notre malheureux camarade.

Ah ! si chaque compagnie de notre pauvre armée prisonnière avait eu son Dulaurier, les habitants de Metz, dans la journée qui suivit cette lamentable nuit, n'auraient pas eu le navrant spectacle de longues files de fourgons ramenant en ville jusqu'à vingt mille soldats couchés les uns à côté des autres, comme des cadavres ! Et, par le fait, il s'en fallait de bien peu que ce ne fût réellement des cadavres. Car, aux portes des ambulances, lorsqu'on put enfin s'occuper d'eux, on s'aperçut avec consternation que la moitié de ces malheureux étaient morts, morts de misère, de froid et de faim !

Le matin, à huit heures, nous « obtinmes le pain », suivant l'expression de l'officier prussien. Mais quel pain ! Une repoussante et indigeste pâte noire, que nous devorâmes cependant jusqu'à la dernière bouchée, tellement nous étions affamés !

Aussitôt après la distribution, on nous reforma en colonne et nous partîmes sur la route de Verny; nous étions si las de notre station indéfiniment prolongée dans l'espèce de mare qui nous avait servi de campement que ce fut pour nous un soulagement de pouvoir marcher un peu et nous dégoûter les jambes.

(A suivre.)

Adolphe BADIN.

Les abonnements au Supplément Illustré du Petit Parisien s'adressent à l'Administration, rue d'Enghien, 18. — un an, 4 fr. 50; six mois, 2 fr. 25; trois mois, 1 fr. 50.

VII

ce que cette nuit nous réservait de souffrir.

des premières maisons d'une ville maintenant proche.

Elle aurait dû, étant si lasse, se réjouir, puisqu'elle se dirigeait, depuis l'aube, vers cette ville. Et, cependant, la détresse inscrite sur son visage s'aggravait d'une brutale douleur. La petite fille geignait, trop serrée d'une étreinte qui la collait à la poitrine maternelle.

Alors, la femme tressaillit :

— Faim ? murmura-t-elle... Bébé a faim, pas ?... Tu mangeras bientôt, va !... Pas pleurer !

Elle la berça un peu, la caressa de baisers désespérés, puis se remit en marche.

Les maisons grandirent, grandirent, comme si elles poussaient hors du sol ; elles devenaient blanches, trouées de fenêtres claires où le soleil allumait des lampes énormes qui flambaient, qui blessaient les yeux de leur éclat irradiant.

La femme marmottait des chiffres :

— Encore une demi-heure, encore un quart, et nous serons arrivées, et tout sera fini, fini !...

Ces mots ramenaient dans sa pensée une obsession jusqu'alors vaincue, et la mère regarda vers l'eau qui coulait, lente, calme, folle, presque bleue. Il lui sembla que ses pieds endoloris s'attardaient, s'attachaient au sol, refusant d'aller plus loin. Tout son être s'engourdissait dans l'irrésistible désir de terminer la cette étape, la montée de ce calvaire ; mais la croix qu'elle portait, c'était son enfant.

Et la mère se raidit ; elle n'avait pas le droit de succomber, de s'affaler sous le poids de cette croix vivante ; l'obscur devoir instinctif raffermi sa volonté prête à défaillir.

Elle détourna son regard de l'eau calme, attirante, prometteuse de l'éternel repos ; et elle marcha d'un pas automatique, dans l'hypnose de son incommensurable amour maternel.

II

On l'avait mariée toute jeune, petite demoiselle bourgeoise pourvue d'une très-mince dot, à un jeune homme « de son rang », bien élevé, sans fortune et correctement vêtu pour l'emploi qu'il occupait dans une administration.

Avec quinze cents francs par an, — car la petite dot avait passé dans l'installation du jeune ménage, — on vivait au sixième étage de l'une de ces énormes casernes, riches vibrantes, installées aux alentours des villes manufacturières. C'était la misère décente, mais propre et gaie, — le bonheur presque. Bientôt la berceuse vint apporter sa joie, mais aussi les soucis et une aggravation de dépenses.

Cependant, tout allait bien encore ; on se privait beaucoup sur tout, on mangeait mal et peu ; mais Bébé poussait, déjà babillante, et grouillait et trottaillait comme un petit chien fou, par la chambre étroite qu'elle emplissait de ses rires et de ses cris. Et l'on était heureux. Ah ! c'était le bon temps !

Puis, la banale histoire des pauvres gens mal nourris, surmenés, étouffés dans les cabanons, sous les toits : le père, amié, toussa, trahit un peu, pas longtemps, et mourut. Brin à brin, tout le petit ménage s'en alla chez les revendeurs, tout, jusqu'au lit, jusqu'au berceau ! Et puis, plus rien, — la rue.

La demoiselle bourgeoise ne connaissait nul métier ; elle aurait pu coudre pour les grands magasins, à dix sous par jour, si elle avait possédé l'art preste des ouvrières accoutumées à ces rudes travaux : elle l'ignorait. Que faire ? Tout le monde ne sait pas mendier. C'est terrible ! Lorsqu'on est jeune, on vous dit : « Travaille ! »... ou bien autre chose.

Encore, si elle avait été seule, elle aurait pu se placer bonne à tout faire, ne sachant rien ; mais la petite ?

Un jour qu'elle pleurait, sur un banc, si frêle, si mignonne, avec l'enfant à son cou, une dame s'arrêta, l'examina et se méprit.

— Je comprends, lui dit-elle, vous avez commis une faute, ma pauvre fille, et l'on vous a abandonnée. Que voulez-vous ? Il faut être sage. Allons, rassurez-vous : voici mon adresse. C'est une maison fondée par un groupe de dames charitables pour recueillir les tristes bébés venus au monde dans ces conditions regrettables. Allez-y porter votre enfant. On l'élèvera honnêtement, on lui donnera un métier ; et vous, libre alors, vous pourrez gagner votre vie.

La mère, le front baissé, réfléchit longtemps...

III

Et maintenant, elle s'en allait, exténuée, affamée, résolue, pour sauver sa fille, à l'aveu d'une honte dont son âme pure sanglotait.

A choisir entre la faute qui lui aurait donné du pain à toutes les deux, et la simulation de cette faute, elle avait choisi le stigmate qui la courberait sous son ignominie, mais la garderait, elle, blanche de toute souillure ; ensuite, elle travaillerait, et plus tard...

C'était cela : elle avait bien fait.

— Allons, dit-elle, nous y voici : du courage !

A quelques pas de la maison charitable, elle s'arrêta, tira sur son front la loque noire qui la recouvrait, — tout son deuil de veuve, — rajusta les jupes de la fillette, en promenant ses mains tremblantes sur ce petit corps adoré, qu'elle allait arracher du sein plus douloureusement encore que le jour où elle lui avait donné la vie ; elle lui baisa les cheveux, elle colla sa bouche à la petite potelée moite de ses larmes, aux mèches qui s'agrippaient à elle dans un commencement d'effroi ; puis, les yeux baissés

comme il convient à une coupable, elle franchit le seuil.

On l'introduisit dans une salle où, déjà, d'autres pauvres filles attendaient, leurs enfants au sein ou blottis dans leurs maillots raides et cachés sous un voile, ou pendus à leurs jupes, tristes, déguenillés ; elles étaient vêtues comme des servantes, quelques-unes débraillées, d'autres en cheveux piqués d'épingles voyantes, habillées de défraîquées prétentieuses : de la misère et du vice.

Chacune à son tour passait une porte aussitôt refermée, puis revenait seule, quelquefois riante, parfois rouge et les yeux mouillés.

Elle entra la dernière.

Plusieurs femmes très dignes, d'une élégance sobre, la regardaient venir. L'une écrivait sur un registre ouvert au coin d'une table, près d'une autre, plus âgée, au regard droit et aigu. Une troisième, debout, les mains nues très blanches, s'occupait des enfants, les inspectait ; adroite et douce, celle-ci s'empara de la petite fille et commença de la déshabiller, tandis que la directrice interrogeait :

— Vous n'êtes pas mariée ?

Malgré tout son courage, la mère eut un recul nerveux ; ses paupières battirent, une rougeur violente la transfigura ; entre ses dents, convulsivement serrées, elle balbutia :

— Non, madame.

— Cette petite est à vous ?

— Oui, madame.

— Quel âge a-t-elle ?

— Vingt-huit mois.

— Le père ?

— Il est mort.

— Vous avez commis une grande faute. Mais Dieu vous pardonnera si vous demeurez sage à l'avenir. Vous promettez de ne plus recommencer ?

Mais cette fois, les pleurs crèverent, ruisselèrent entre les doigts de la mère qui meurtrissait son visage pour écraser l'expression de révolte qu'elle sentait monter sous l'outrage immérité, et cependant volontairement subi.

— Pauvre fille ! murmura la dame âgée ; elle est si jeune, hélas !... Quelle est votre profession ?... Vous êtes ouvrière ?... Non... institutrice, peut-être ?... Vous ne répondez pas...

Affolée, la jeune femme cria presque :

— Servante !... je suis servante !...

Les trois dames se regardèrent.

— Voyons, ne mentez pas, reprit la directrice... Parlez-nous en toute confiance... Mais ne pleurez donc pas ainsi, malheureuse enfant !... Il y a un roman dans votre vie, n'est-ce pas ?... Bien ! bien ! nous ne vous demandons rien... Votre nom, cependant, et celui de votre petite fille... L'avez-vous reconnue ?

— Reconnue ? répéta la mère, ne comprenant pas.

Puis, craignant d'être éconduite, elle affirma :

— Oui, oui, je l'ai reconnue ; elle se nomme Lila.

La dame au registre, inscrivait, ajouta :

— Votre nom de famille ?

Ingénument, la jeune mère répondit :

— Madame Darcey.

— « Mademoiselle », vous voulez dire ?

Alors, très pâle, les yeux égarés, se voyant perdue, M^{me} Darcey écarta ses bras rigides en balbutiant :

— Pardon !... Pardon !... Je suis... veuve !

Puis, elle tomba.

IV

Ces dames s'étaient précipitées et la relevaient, l'entouraient, détachaient sa coiffe noire d'où les cheveux blonds ruisselaient et lui baignaient le visage ; toutes pâles elles-mêmes par ce drame de misère, tandis que la petite, nue comme un angelet, couchée en travers d'un fauteuil, jetait des cris aigus.

Ces cris réveillèrent la mère.

Elle se dressa, cherchant sa fille, et s'écria :

— Nous avons faim !

Il y eut des allées et venues rapides, des mains tremblantes s'empressèrent pour réconforter les deux affamées.

Maintenant, la petite, apaisée, rhabillée, riait ; et la mère, confuse, qui l'avait reprise en ses bras, se cachait, le front détourné, silencieusement devant le silence angoissé des trois femmes.

Toutefois, l'heure pressait pour elles et pour tous les autres enfants qui attendaient leurs soins. Elles souffraient dans leur cœur charitable, attendant par le mensonge sublime de cette mère misérable ; mais leur œuvre devait se borner au sauvetage des véritables enfants abandonnés par l'égoïsme paternel. Quelles ressources ne leur eût-il pas fallu pour accueillir tous les autres ?

C'est ce qu'elles expliquèrent, tristement, avec des paroles douces, apitoyées.

S'étant consultées, elles réunirent un peu d'argent et le glissèrent dans la main de la mère, qui s'était levée pour partir.

Et, comme la nuit tombait, celle-ci reprit le chemin de halage, au long de la rivière bleue, lente et calme, attirante, prometteuse de l'éternel repos...

Georges DE PETREBRUNE.

Remède contre les brûlures

Depuis quelque temps, on traite les brûlures par le salol camphré.

Le salol camphré obtenu en mélangeant trois parties de salol et deux parties de camphré est un liquide qui se conserve à la condition d'être enfermé dans des flacons de verre jaune hermétiquement bouchés.

Employé dans le pansement des brûlures, il n'est ni douloureux, ni même irritant ; il calme la douleur, diminue la fétidité et l'abondance du pus, qui s'élimine lentement, et met le malade à l'abri de tout danger d'intoxication.

RÉCITS ET MONOLOGUES

CERISES ET BLEUETS

Espégle ! j'ai bien vu tout ce que vous faisiez. Ce matin, dans le champ planté de cerisiers, où seule vous étiez, nu-tête, en robe blanche. Caché par le taillis, j'observais. Une branche, Lourde sous les fruits mûrs, vous barrait le chemin. Et se trouvait à la hauteur de votre main. Or, vous avez cueilli des cerises vermeilles, Coquette ! et les avez mises à vos oreilles. Tandis qu'un vent léger dans vos cheveux jonait. Alors, vous asseyant pour cueillir un bleuets. Dans l'herbe, et puis un autre, et puis un autre encore. Vous les avez piqués dans vos cheveux d'or ; Et, les bras recourbés sur votre front fleuri, Assise dans le vert gazon, vous avez ri. Et vos joyeuses dents jetaient une étincelle. Mais pendant ce temps-là, ma belle demoiselle, Un seul témoin, qui vous gardera le secret, Tout heureux de vous voir heureuse, comparait, Sur votre frais visage animé par les brises, Vos regards aux bleuets, vos lèvres aux cerises.

François COPPÉE.

COTIERS

Le cheval côtier, que l'on adjoint, aux rudes montées, à ses camarades de l'omnibus ou du tramway, ne leur apporte pas toujours un secours très efficace. Il est parfois bien vieux, insuffisamment nourri, lassé par le travail journalier qu'il a dû accomplir depuis son départ du pâturage jusqu'à sa quasi mise à la retraite. Pourtant, même lorsque c'est le plus vieux, le plus usé, le plus trébuchant que l'on accroche au brancard, il y a sûrement dans la cervelle des deux limoniers la sensation précise qu'il leur arrive un semblant d'aide, car ils font visiblement un nouvel effort, ils s'acharnent plus vigoureusement sur le pavé, ils ont un sourd hennissement pour manifester leur satisfaction.

II

La vieille bête fatiguée est donc encore utile à quelque besogne. Et c'est la première leçon d'existence qu'elle donne par son apparition qui ravive le courage, qui aide à vaincre la torpeur, à s'illusionner sur l'appoint de force trouvé au bas de la montagne. D'autres exemples pourraient être extraits de la biographie bien simple du cheval côtier.

Il est clair qu'on ne peut lui demander la longue réflexion, le refus de travail, la juste révolte, malgré le droit qu'auraient les chevaux de se révolter comme des hommes, car il arrive à bon nombre d'entre eux d'être cruellement traités, d'être excédés par de trop durs labours ; mais il leur a fallu accepter leur situation inférieure, et ils ont pris, depuis longtemps déjà, l'habitude du servage.

Ceux qui stationnent au bas des votes abruptes, des rues tumultueuses, ne sont que des résignés, impuissants même à s'imaginer un autre sort. Ils ne font qu'attendre, sur leurs pattes fléchissantes, l'instant où l'on aura besoin d'eux, et, en attendant, ils dorment ou ils rêvassent, leur lourde tête penchée vers le ruisseau. Ils sont sans un mouvement, sans un frisson.

Presque tous blancs, visibles dans la lumière et dans l'ombre, ils apparaissent, de loin, comme des statues placées en symboles de travail et de fatigue à l'entrée des faubourgs. La vie passe auprès d'eux, les entoure de remous, coule à pleine rue comme un fleuve, semble les emporter avec elle au moment de l'attelage. Sans cela, au repos, on croirait qu'ils ne voient, ni n'entendent, ni ne sentent. Ils paraissent aussi indifférents à toutes les ardeurs, à tous les désespoirs, à toutes les misères qui les frôlent, qu'à ces couleurs de toutes les heures que reflète sur eux la lumière : les dorures du jour, les pourpres et les bleus du soir, les voiles transparents et scintillants de la nuit.

J'en vois un, la nuit, vraiment beau et tragique d'immobilité, ne retrouvant un sursaut de vie qu'au roulement de la dernière voiture, lorsque l'homme couché sur le banc s'anime, lui aussi, s'approche et saisit la chaîne qui tinte.

III

Car le cheval côtier n'est pas seul. Il a un compagnon, coter comme lui, le vieux homme qui ne peut être ni cocher, ni conducteur, ni palefrenier, et que l'on utilise d'une manière quelconque pendant sa fin d'existence. C'est un habitant du pavé, une victime de toutes les saisons : du chaud, du froid, de la pluie, du vent, de la neige, de la glace, un pauvre gosse de ville qui a une dernière chance de l'emploi défini, des appointements fixes.

C'est, en somme, ce que les puissantes Compagnies ont encore trouvé de mieux pour les ouvriers qui ne peuvent plus travailler. Il y aura, certes, un moment où l'exercice de ce métier ne sera plus possible, où les infirmités finales viendront, à défaut de la pleurésie rapide ; et le jour où l'homme ne pourra plus stationner dans la rue, une plaque au bras, un fouet dans la main, auprès du cheval blanc, ce jour-là, il lui faudra bien tomber aux hasards de la mendicité, de l'Assistance publique, de l'admission dans un hospice. Jusque-là, on fait au vieux homme le même sort qu'au vieux cheval, et il y a vraiment,

entre l'homme et la bête, une touchante fraternité de malheur et de résignation.

Ils sont des camarades de tous les instants, qui ont eu la même vie, qui auront une fin équivalente. Il y a donc forcément une sympathie entre les deux êtres, le cheval immobile, l'homme assis au bord du trottoir ou couché sur le banc. Le cheval n'attend pas le signal pour marcher vers l'attelage. S'il savait, il s'accrocherait lui-même. Il n'attend pas non plus d'ordre pour descendre la pente, sa tâche accomplie, pour s'en retourner à son poste de son perpétuel pas de lenteur, et l'homme laisse aller et venir son compagnon paisible, obéissant à l'habitude. Parfois, l'homme caresse le cheval, natte la mèche blanche qui pend entre les gros yeux, et ils ont alors, en face l'un de l'autre, une espèce de bonne grimace qui ressemble à un rire.

IV

Ce sont deux vieux ouvriers, bons enfants, ignorants, naïfs, heureux encore que l'on veuille bien les admettre à fournir une tâche, à donner aux autres l'assistance de leurs dernières forces, l'exemple du travail sans fin.

Gustave GEFFROY.

NOS GRAVURES

Un Combat à la Guyane

Il y a, entre la Guyane française et la République brésilienne, une immense région qui jusqu'ici est demeurée neutre ; la France et le Brésil en revendiquent la possession, ce qui lui a valu le nom de « Territoire contesté ».

Ici, sur les bords d'une rivière appelée Caracenne, des gisements d'or ont été découverts, et depuis quelque temps une nuée d'aventuriers venus de tous côtés s'y est abattue. Comme bien on pense, les cupidités les plus effrayantes se déchaînent parmi ces chercheurs d'or. De nombreuses rixes ont déjà éclaté entre eux.

Un parti de Brésiliens, commandé par un nommé Cabral, s'était surtout fait connaître par ses audacieux coups de main. Ces misérables avaient trouvé plus commode de dépouiller les chercheurs d'or que de travailler eux-mêmes. Ils molestaient surtout les Guyanais.

En dernier lieu, un habitant du Territoire contesté, le capitaine Trajane, qui représentait à notre pays, et qui avait voulu s'opposer aux exactions de Cabral et de ses compagnons, avait été fait prisonnier par ces derniers et emmené dans la savane.

Un télégramme du gouverneur de la Guyane prévint de ces faits notre Ministre des Colonies, qui donna l'ordre d'envoyer l'avis stationnaire le Bengali, avec une compagnie d'infanterie de marine, pour parer à la situation.

Parti de Cayenne le 11 mai, le Bengali relâcha d'abord à Couban, pour constater les conditions dans lesquelles Trajane avait été capturé. Il fit ensuite route sur Mapa, où il arriva dans la matinée du 15 mai. Les embarcations, montées par une section de débarquement du Bengali et par une compagnie d'infanterie de marine, gagnèrent le village où était Cabral et qui est situé sur un cours d'eau à 15 miles environ dans l'intérieur.

Le capitaine d'infanterie de marine Lunier s'avança en parlementaire, avec un clairon et son fourrier, pour réclamer la mise en liberté de Trajane ; mais il était à peine en présence du chef des aventuriers que celui-ci fit feu sur lui et donna l'ordre aux partisans armés qui l'entouraient de tirer sur les fusiliers marins restés près des embarcations.

Au bruit de l'action, le lieutenant Destoup accourut à la tête de la compagnie d'infanterie de marine, et réussit à dégager les fusiliers marins.

Un combat violent s'ensuivit, qui se termina au bout de deux heures par la destruction complète du village. Les partisans de Cabral laissent 60 morts sur le terrain, sans compter ceux qui avaient été tués dans l'intérieur des maisons ou qui avaient pu s'enfuir bien que grièvement blessés. Il est probable que Cabral lui-même a été tué.

De notre côté malheureusement, les pertes étaient sensibles : le capitaine Lunier avait été tué, et nous comptons, en outre, 4 morts et 20 blessés.

Le Bengali est rentré à Cayenne, où les obsèques du capitaine Lunier et des quatre autres victimes ont été célébrées en présence du gouverneur, des troupes et de toute la population de la ville.

Le Ministre des Colonies a envoyé de nouveaux ordres au gouverneur de Cayenne en vue des mesures à prendre.

La Statue de Mac-Mahon

Un monument destiné à honorer la mémoire du maréchal de Mac-Mahon et des soldats français tombés sur le champ de bataille de Magenta a été inauguré dans cette localité le 4 juin.

L'œuvre est due au sculpteur Succhi et à l'architecte Luca-Beltrami ; elle a été élevée au moyen d'une souscription organisée par le maire de Magenta, M. Brocca, qui est un fidèle ami de la France.

Mac-Mahon est représenté en tenue de campagne, les yeux fixés sur le plateau où se livra la bataille.

M. Brocca était venu ces jours derniers à Paris pour proclamer le gouvernement français de se faire représenter à la cérémonie d'inauguration du monument ; le Ministre de la Guerre y avait délégué plusieurs officiers de son état-major et avait autorisé le capitaine de Mac-Mahon, fils du maréchal, à accompagner cette mission militaire.

Le Capitaine Crequer

COMMANDANT DU STEAMER « DOM-PEDRO »

Le steamer *Dom-Pedro*, de la Compagnie des Chargeurs-Réunis, au Havre, a fait naufrage à Bajés-Corruédo, dans la baie de Ria-de-Arosa.

Le *Dom-Pedro* naviguait par un beau temps et une mer tranquille, quand il toucha sur le bas-fond de Fraguina, à quatre lieues de la côte ; ce bas-fond est difficile à éviter, même par un temps clair, car il passe inaperçu pour tous ceux

qui n'ont pas une exacte connaissance de cette

chose. Le choc fut terrible et une grande panique se produisit. La confusion était indescriptible. Le

navire sombra presque immédiatement par suite de l'explosion des chaudières, entraînant la plus grande partie des passagers.

Quelques-uns d'entre eux surnagèrent pendant quelque temps attachés à des bouées et à des morceaux de bois, jusqu'au moment où ils furent secourus par des embarcations de pêcheurs.

Le bruit court, mais il n'est pas confirmé, que l'explosion des chaudières se produisit avant que le *Dom-Pedro* ne touchât le fond.

Le nombre des victimes dépasse quatre-vingts. Parmi les survivants se trouve le capitaine Grequer, commandant du *Dom-Pedro*. On attend son arrivée au Havre pour connaître tous les détails de la catastrophe. M. Grequer, qui est âgé de 46 ans, est un des plus vieux capitaines de la Compagnie des Chargeurs-Réunis.

An Jardin d'Acclimatation

Le Jardin d'acclimatation ne se lasse pas de multiplier les attractions de tout genre; celle qu'il offre en ce moment au grand public parisien et à tous ceux qui visitent la capitale dépasse les précédentes.

On peut dire qu'on se trouve en présence d'une reconstitution de l'Arche de Noé.

Sur la grande pelouse, en plein air, dans une cage immense, sorte de vaste rotonde, sont réunis un ours blanc, un ours noir, cinq lions, deux tigres adultes, une tigresse, deux pumas, deux léopards et quatre grands chiens danois. Tous ces animaux vivent ensemble et, semble-t-il, dans la meilleure intelligence. Il y a mieux: on peut les voir exécuter les exercices les plus variés.

Notre gravure de dernière page le prouve, d'ailleurs.

A une sorte de victoria sont attelés deux tigres; sur le siège est assis un léopard qui joue le rôle de cocher, et le maître de cet équipage, l'ours noir, vautre son épaisse toison sur les coussins moelleux. — A côté, voici l'ours blanc sur un tricycle. Il n'a point l'air commode, cet amateur de vélocipédie! Toutefois, derrière lui, un chien a passé ses pattes sur le tricycle et il n'a point l'air effrayé. — En bas, deux lions se balancent agréablement. Ils paraissent prendre plaisir à ce jeu. Un chien danois saute par-dessus la balançoire, au nez des deux terribles fauves; mais ceux-ci, très graves, n'y font même pas attention.

C'est la première fois que le Jardin d'acclimatation reçoit des bêtes féroces; le spectacle n'en est que plus curieux dans des conditions si nouvelles. Il est visible toute la journée. C'est le matin, de dix heures à midi, qu'ont lieu les exercices des fauves, qui se complètent de groupement rappelant les tableaux vivants, — mais

des tableaux vivants exécutés par des bêtes féroces, ce n'est pas banal, avouez-le!

LES MOTS POUR RIRE

Le long des glacis des fortifications, entre maraudeurs :

— Tu sais, il paraît qu'on veut embêter les gendarmes : on va leur y retirer le chapeau !

— Sont-ils bêtes ! qu'ils laissent donc le chapeau et qu'ils retirent les gendarmes !

Dernièrement, l'aimable M^{me} Chapuzot disait à l'illustrateur Z...

— Ah! docteur, votre profession est bien cruelle! Comment avez-vous le courage d'amputer un membre? Moi, la vue du sang me fait évanouir.

— Je suis absolument comme vous, madame, répondit finement le docteur; aussi, quand je coupe des bras ou des jambes, je ferme les yeux...

De vos victimes! ajouta quelqu'un à voix basse.

— A la brasserie, entre peintres :

— Je te dis que Chose vend ses tableaux comme on vend du pain.

— Dame! ce sont des croûtes!...

LE CARNET DE L'ÉPARGNE

Nous avons plusieurs fois appelé l'attention sur les valeurs brésiliennes qui constituent un des meilleurs appoints pour un portefeuille. Le rendement de ces valeurs est supérieur à 5 0/0 et leur sécurité, sans être comparable à celle des valeurs de tout repos, est cependant suffisante.

On émet précisément en ce moment 50.000 obligations de la Compagnie du chemin de fer de São-Paulo et Rio-Grande. Ces titres, d'une valeur nominale de 500 francs et rapportant 25 francs, sont offerts en souscription au prix net de 403 fr. 50, ce qui fait ressortir le revenu à plus de 6 0/0, non compris la prime de remboursement. L'emprunt est amortissable en 30 ans. Pendant 30 ans, son service est garanti par le gouvernement brésilien. Passé ce délai, il devra être couvert par les recettes nettes de la ligne, et l'expérience des lignes analogues permet de penser qu'à cette époque les recettes seront bien supérieures au chiffre nécessaire pour assurer le paiement des obligations. La souscription est ouverte aux guichets de la Société Générale et du Crédit Industriel.

Il s'est tenu dernièrement une intéressante assemblée d'obligataires du Nord de l'Espagne. Cette réunion avait été convoquée par le Syndicat français qui s'est constitué à la suite de la mesure arbitraire prise par la Compagnie de payer les coupons en pesetas et non plus en

francs comme le stipulent les titres mêmes et comme l'avait promis la Compagnie à diverses reprises, notamment à une assemblée d'actionnaires le 3 mars 1894.

Le Syndicat se propose, comme but, de faire reconnaître le droit certain et irrécusable des obligataires à ce paiement en francs. Il est décidé, fort de l'appui de ses adhérents et de l'examen des pièces officielles, à poursuivre par tous les moyens amiables et autres la reconnaissance de ce droit. La Compagnie du Nord de l'Espagne possède un réseau dont l'ensemble représente un gage de premier ordre pour les obligataires. Si la Compagnie persistait à méconnaître le droit de ces derniers, il n'y aurait plus qu'à réclamer la prise de possession du gage et à assurer ainsi à ceux qui doivent en être les bénéficiaires la répartition des produits de l'exploitation. Nous ne pouvons qu'applaudir à ce programme. Il importe avant tout de défendre les obligataires contre la spoliation qui les menace.

LE BONHOMME RICHARD

A l'Institut Drouet

LA SURDITÉ

Les Affections du Nez et de la Gorge

1889

LA PHTISIE

Les Maladies de Poitrine et des Bronches

1894

Les visiteurs de la salle des autographes des malades guéris à l'Institut Drouet ont remarqué, non sans quelque étonnement, le grand nombre de témoignages émanant de l'étranger et même des pays d'outre-mer. C'est que la méthode médicale — et c'est ce qui constitue sa supériorité et son originalité — guérit à distance sans que les praticiens n'aient jamais vu les malades...

Tel, parmi des milliers, le secrétaire général de l'Université de Saragosse qui, atteint d'une surdité rebelle à tous les remèdes, écrivit à l'Institut Drouet, 112, boulevard Rochechouart, à Paris, requérant qu'il lui fût adressé le « Journal de la surdité » envoyé à tous ceux qui le demandent et recouvra l'ouïe après avoir suivi le traitement prescrit par correspondance.

Telle aussi M^{me} Lemarchand qui, lasse de souffrir d'une affection pulmonaire qu'aucun remède n'avait pu enlever, décida enfin de se soigner par la médication antiphlogistique et obtint la guérison en moins de trente jours. Et le « Journal de la Phisiologie » que l'Institut Drouet met également à la disposition de tous, à titre tout à fait gratuit, cite beaucoup d'exemples non moins curieux qui démontrent l'efficacité de la médication antiphlogistique dans le traitement de la phthisie, des maladies des bronches et de la poitrine. — J.-H. VITTEL.

P.-S. — Il est bon de rappeler que l'entrée de la salle des autographes de l'Institut Drouet est libre tous les jours de dix heures du matin à quatre heures du soir.

que nous venons de traverser, quand le printemps est capricieux et rude.

Ces symptômes annoncent des troubles profonds dans la digestion, car les maux de tête, les cauchemars, l'assoupissement sont les signes évidents d'un mauvais état gastrique, de trouble dans la circulation, que dénotent les engourdissements, les crampes et les désordres dans les sens.

Heureusement ces attaques sont faciles à prévenir par l'emploi de quelques substances propres à atténuer la disposition apoplectique. Ce sont : la kola, qui régularise la circulation sanguine et prévient sûrement les stades du sang et les congestions; la coca, qui assure une digestion parfaite et arrête les transports du sang et

RÉCRÉATIONS ET JEUX D'ESPRIT

N° 319 — MOTS EN LOSANGE

Mon Premier est dans le Journal.
Mon Deux : réciprocité pour boire.
Mon Trois : vacarme, bacchanal.
Mon Quatre, ô lecteur, c'est notoire,
Est dans les mains en cet instant.
Mon Cinq : une toile légère
Dont se vêt la jeune bergère
Dans les rêts de Florian.
Avec mon Six, — la chose est sûre, —
Se fait ce dont tout condorner
A besoin pour une chaussure.
Dans le ciel on voit mon Dernier.

SOLUTIONS

N° 318. — LETTRES A AJOUTER

Les lettres à ajouter sont o, r, a, n, g, e, t, qui forment le mot ORANGE; en ajoutant une lettre à chacun des six mots, on obtient les noms de fruits suivants :

POIRE — RAISIN — FRAISE — NÉFLE
GROSEILLE — CERISE

A LA FEMME

Dieu la dota de mille dons charmants.
Garnier, qui bannira l'alcool de toute table,
Lui dédia aujourd'hui ses rafraîchissements
Citron, absinthe, anis ou menthe délectable.
1^{er} rue 10^e, Tube 2^e 6^{re} 60^e 8^{re}, de France-Bourgeois, Paris

DIABÈTE SUCRE EDULCOR. Le seul remède aux diabétiques. 2^{fr}, la boîte de 10 doses, 8, rue des Francs-Bourgeois, PARIS.

Les Livres

Anglais, allemand, italien, espagnol, russe appris seul en 4 mois, garanti Pur accent. Nouvelle méthode rapide, attrayante, très facile pour bien parler. Immense succès. 100,000 élèves déjà formés. Preuves à l'appui, essai à langue française, envoyer 90 c. à : Maître Populaire, 15, r. Montolieu, Paris (hors France 1^{fr} 10 mandat)

PURGATIF DOUX pendant les chaleurs. Exiger les *Pilules CLÉRAMBOURG*, 0 fr. 60 la boîte.

Le gérant : BOUVET.

Paris. — Bouvet, imprimeur du *Petit Parisien*, 18, rue d'Enghien.

CAUSERIE DU FOYER

L'Apoplexie

L'apoplexie est causée par une congestion cérébrale sanguine, suivie d'une rupture de vaisseaux.

Cette maladie est connue; le sujet frappé tombe brusquement dans un état de stupeur, perdant la connaissance et le mouvement.

Les signes précurseurs de cette attaque sont : des accès de vertige passagers, des douleurs de tête, des absences de mémoire, de la difficulté à

rassembler ses idées, la diminution de la vue et de l'ouïe, des éblouissements, la vue de bluettes, de brouillards; des tintements, des bourdonnements d'oreilles, des grincements de dents pendant le sommeil, l'engourdissement d'une partie du corps, de la langue surtout, qui n'obéit plus qu'imparfaitement à la volonté, des crampes dans les muscles de la jambe, un assoupissement fréquent, un vif besoin de dormir dans la journée, un sommeil profond, avec des accès de cauchemars.

Ces symptômes peuvent apparaître à tous les âges; plus communs après soixante ans, on les voit pourtant se produire dans l'âge adulte et l'adolescence; ils sont surtout peu rares après les hivers longs, froids, humides comme ceux

que nous venons de traverser, quand le printemps est capricieux et rude.

Ces symptômes annoncent des troubles profonds dans la digestion, car les maux de tête, les cauchemars, l'assoupissement sont les signes évidents d'un mauvais état gastrique, de trouble dans la circulation, que dénotent les engourdissements, les crampes et les désordres dans les sens.

Heureusement ces attaques sont faciles à prévenir par l'emploi de quelques substances propres à atténuer la disposition apoplectique. Ce sont : la kola, qui régularise la circulation sanguine et prévient sûrement les stades du sang et les congestions; la coca, qui assure une digestion parfaite et arrête les transports du sang et

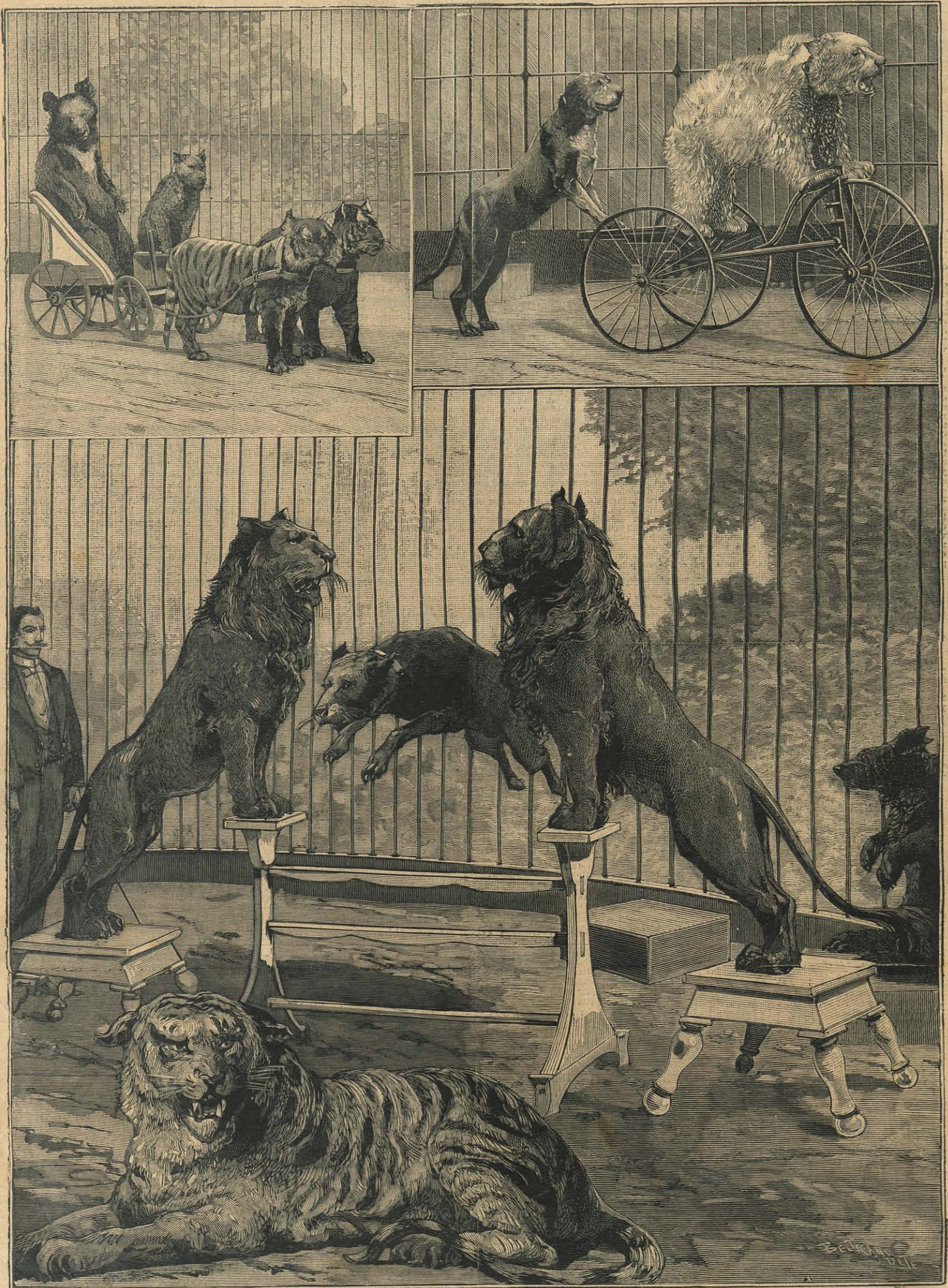
de l'estomac à la tête; l'ode, qui est un laxatif de premier ordre et veille sans relâche à la santé des parois des vaisseaux; le phosphate de chaux, qui réveille l'activité intellectuelle et fortifie le système nerveux, régulateur lui-même de la circulation.

Kola, coca, iode, phosphate de chaux, telles sont les substances qui rendent le *Vin Désiles* si précieux dans le traitement préventif de l'apoplexie. D^r HADET.

P.-S. — Le *Vin Désiles* se trouve dans toutes les pharmacies; son prix est de 5 francs. — En envoyant un mandat de pareille somme au Directeur du Dépôt Central, rue du Louvre, 5 bis, Paris, on le reçoit franco à domicile.

TUE-MOINEAUX 1895, 41-42, le 1^{er} 11-12-13-14-15-16-17-18-19-20-21-22-23-24-25-26-27-28-29-30-31-32-33-34-35-36-37-38-39-40-41-42-43-44-45-46-47-48-49-50-51-52-53-54-55-56-57-58-59-60-61-62-63-64-65-66-67-68-69-70-71-72-73-74-75-76-77-78-79-80-81-82-83-84-85-86-87-88-89-90-91-92-93-94-95-96-97-98-99-100-101-102-103-104-105-106-107-108-109-110-111-112-113-114-115-116-117-118-119-120-121-122-123-124-125-126-127-128-129-130-131-132-133-134-135-136-137-138-139-140-141-142-143-144-145-146-147-148-149-150-151-152-153-154-155-156-157-158-159-160-161-162-163-164-165-166-167-168-169-170-171-172-173-174-175-176-177-178-179-180-181-182-183-184-185-186-187-188-189-190-191-192-193-194-195-196-197-198-199-200-201-202-203-204-205-206-207-208-209-210-211-212-213-214-215-216-217-218-219-220-221-222-223-224-225-226-227-228-229-230-231-232-233-234-235-236-237-238-239-240-241-242-243-244-245-246-247-248-249-250-251-252-253-254-255-256-257-258-259-260-261-262-263-264-265-266-267-268-269-270-271-272-273-274-275-276-277-278-279-280-281-282-283-284-285-286-287-288-289-290-291-292-293-294-295-296-297-298-299-300-301-302-303-304-305-306-307-308-309-310-311-312-313-314-315-316-317-318-319-320-321-322-323-324-325-326-327-328-329-330-331-332-333-334-335-336-337-338-339-340-341-342-343-344-345-346-347-348-349-350-351-352-353-354-355-356-357-358-359-360-361-362-363-364-365-366-367-368-369-370-371-372-373-374-375-376-377-378-379-380-381-382-383-384-385-386-387-388-389-390-391-392-393-394-395-396-397-398-399-400-401-402-403-404-405-406-407-408-409-410-411-412-413-414-415-416-417-418-419-420-421-422-423-424-425-426-427-428-429-430-431-432-433-434-435-436-437-438-439-440-441-442-443-444-445-446-447-448-449-450-451-452-453-454-455-456-457-458-459-460-461-462-463-464-465-466-467-468-469-470-471-472-473-474-475-476-477-478-479-480-481-482-483-484-485-486-487-488-489-490-491-492-493-494-495-496-497-498-499-500-501-502-503-504-505-506-507-508-509-510-511-512-513-514-515-516-517-518-519-520-521-522-523-524-525-526-527-528-529-530-531-532-533-534-535-536-537-538-539-540-541-542-543-544-545-546-547-548-549-550-551-552-553-554-555-556-557-558-559-560-561-562-563-564-565-566-567-568-569-570-571-572-573-574-575-576-577-578-579-580-581-582-583-584-585-586-587-588-589-590-591-592-593-594-595-596-597-598-599-600-601-602-603-604-605-606-607-608-609-610-611-612-613-614-615-616-617-618-619-620-621-622-623-624-625-626-627-628-629-630-631-632-633-634-635-636-637-638-639-640-641-642-643-644-645-646-647-648-649-650-651-652-653-654-655-656-657-658-659-660-661-662-663-664-665-666-667-668-669-670-671-672-673-674-675-676-677-678-679-680-681-682-683-684-685-686-687-688-689-690-691-692-693-694-695-696-697-698-699-700-701-702-703-704-705-706-707-708-709-710-711-712-713-714-715-716-717-718-719-720-721-722-723-724-725-726-727-728-729-730-731-732-733-734-735-736-737-738-739-740-741-742-743-744-745-746-747-748-749-750-751-752-753-754-755-756-757-758-759-760-761-762-763-764-765-766-767-768-769-770-771-772-773-774-775-776-777-778-779-780-781-782-783-784-785-786-787-788-789-790-791-792-793-794-795-796-797-798-799-800-801-802-803-804-805-806-807-808-809-810-811-812-813-814-815-816-817-818-819-820-821-822-823-824-825-826-827-828-829-830-831-832-833-834-835-836-837-838-839-840-841-842-843-844-845-846-847-848-849-850-851-852-853-854-855-856-857-858-859-860-861-862-863-864-865-866-867-868-869-870-871-872-873-874-875-876-877-878-879-880-881-882-883-884-885-886-887-888-889-890-891-892-893-894-895-896-897-898-899-900-901-902-903-904-905-906-907-908-909-910-911-912-913-914-915-916-917-918-919-920-921-922-923-924-925-926-927-928-929-930-931-932-933-934-935-936-937-938-939-940-941-942-943-944-945-946-947-948-949-950-951-952-953-954-955-956-957-958-959-960-961-962-963-964-965-966-967-968-969-970-971-972-973-974-975-976-977-978-979-980-981-982-983-984-985-986-987-988-989-990-991-992-993-994-995-996-997-998-999-1000-1001-1002-1003-1004-1005-1006-1007-1008-1009-1010-1011-1012-1013-1014-1015-1016-1017-1018-1019-1020-1021-1022-1023-1024-1025-1026-1027-1028-1029-1030-1031-1032-1033-1034-1035-1036-1037-1038-1039-1040-1041-1042-1043-1044-1045-1046-1047-1048-1049-1050-1051-1052-1053-1054-1055-1056-1057-1058-1059-1060-1061-1062-1063-1064-1065-1066-1067-1068-1069-1070-1071-1072-1073-1074-1075-1076-1077-1078-1079-1080-1081-1082-1083-1084-1085-1086-1087-1088-1089-1090-1091-1092-1093-1094-1095-1096-1097-1098-1099-1100-1101-1102-1103-1104-1105-1106-1107-1108-1109-1110-1111-1112-1113-1114-1115-1116-1117-1118-1119-1120-1121-1122-1123-1124-1125-1126-1127-1128-1129-1130-1131-1132-1133-1134-1135-1136-1137-1138-1139-1140-1141-1142-1143-1144-1145-1146-1147-1148-1149-1150-1151-1152-1153-1154-1155-1156-1157-1158-1159-1160-1161-1162-1163-1164-1165-1166-1167-1168-1169-1170-1171-1172-1173-1174-1175-1176-1177-1178-1179-1180-1181-1182-1183-1184-1185-1186-1187-1188-1189-1190-1191-1192-1193-1194-1195-1196-1197-1198-1199-1200-1201-1202-1203-1204-1205-1206-1207-1208-1209-1210-1211-1212-1213-1214-1215-1216-1217-1218-1219-1220-1221-1222-1223-1224-1225-1226-1227-1228-1229-1230-1231-1232-1233-1234-1235-1236-1237-1238-1239-1240-1241-1242-1243-1244-1245-1246-1247-1248-1249-1250-1251-1252-1253-1254-1255-1256-1257-1258-1259-1260-1261-1262-1263-1264-1265-1266-1267-1268-1269-1270-1271-1272-1273-1274-1275-1276-1277-1278-1279-1280-1281-1282-1283-1284-1285-1286-1287-1288-1289-1290-1291-1292-1293-1294-1295-1296-1297-1298-1299-1300-1301-1302-1303-1304-1305-1306-1307-1308-1309-1310-1311-1312-1313-1314-1315-1316-1317-1318-1319-1320-1321-1322-1323-1324-1325-1326-1327-1328-1329-1330-1331-1332-1333-1334-1335-1336-1337-1338-1339-1340-1341-1342-1343-1344-1345-1346-1347-1348-1349-1350-1351-1352-1353-1354-1355-1356-1357-1358-1359-1360-1361-1362-1363-1364-1365-1366-1367-1368-1369-1370-1371-1372-1373-1374-1375-1376-1377-1378-1379-1380-1381-1382-1383-1384-1385-1386-1387-1388-1389-1390-1391-1392-1393-1394-1395-1396-1397-1398-1399-1400-1401-1402-1403-1404-1405-1406-1407-1408-1409-1410-1411-1412-1413-1414-1415-1416-1417-1418-1419-1420-1421-1422-1423-1424-1425-1426-1427-1428-1429-1430-1431-1432-1433-1434-1435-1436-1437-1438-1439-1440-1441-1442-1443-1444-1445-1446-1447-1448-1449-1450-1451-1452-1453-1454-1455-1456-1457-1458-1459-1460-

AU JARDIN D'ACCLIMATATION



La Nouvelle Cage des Fauves